

Jacques Maritain et Jean Cocteau

Une amitié exigeante

Le mois Maritain fut un événement pour quelques personnes à Strasbourg en février 96, et d'abord pour nous qui avons commencé ou continué une quête à la suite de ces Mendians du Ciel.

Jacques Maritain nous avait emmenés dans tous ses combats pour un nouvel équilibre et une ambition humaniste dans l'ordre temporel. Il avait commencé ces difficiles discernements qui permettent aujourd'hui même aux structures officielles de dire que les valeurs de la laïcité sont des valeurs d'origine chrétienne.

A l'issue de ce mois, notre Président a cherché à prolonger cette aventure d'une façon vivante. Quelque mouche du coche a proposé de nous laisser conduire aussi vers les autres explorations de notre philosophe sourcier de l'absolu.

Et dès lors, il fallut choisir entre une des nombreuses pistes dont je ne ferai pas l'inventaire.

M'est alors revenue l'émotion de ce soir du 26 janvier 1996 où Charles Blanchet avec une simplicité qui avait sûrement une parenté avec la configuration spirituelle de Jacques nous laissait entendre sa propre quête.

"Je ne viens pas du sérail thomiste ... J'étais comme étranger à l'oeuvre de (Jacques). Il me fallut, assez tard dans ma vie, lors d'un vagabondage sur les quais, la trouvaille de ce petit livre rose "Réponse à Jean Cocteau" pour que Jacques Maritain entrât dans ma vie. Ebloui par la beauté, la vivacité et le ton singulier de ces pages qui parlaient si justement de l'art et de la poésie, il me parut impossible que cette voie unique ne se fut pas manifestée dans d'autres oeuvres..."

Et puis ce que je sais d'Aristote et de Thomas d'Aquin me rappelle qu'il y a trois transcendants, c'est-à-dire trois synonymes coextensifs à l'ampleur ontologique de l'Etre, à savoir le Bien, le Vrai et le Beau, ce qui permet d'affirmer avec quasiment la fulgurance de l'évidence dans l'intuition : Tout ce qui est, et dans la mesure même où cela est, est dans la même proportion bon, vrai et beau. - Nous sommes encore bien au-dessus des morales sociales - L'entrée dans la connaissance d'un homme qui revendiquait par-dessus tout d'être un philosophe, par la voie du Beau n'était donc pas une voie de traverse, mais bien une voie royale.

Je choisis donc de marcher sur cette voie pendant un petit moment entre Jacques et Jean, à la façon dont ils s'écrivaient tout au long d'une correspondance de plus de 40 ans depuis leur première rencontre qui semble avoir eu lieu le 20.12.1922 lors de la première d'Antigone ⁽¹⁾, jusqu'à cette lettre du 28.9.1963 où 12 jours avant sa mort, Jean redit à son ami :

"Comme toujours votre lettre pose une main sur mon épaule à la minute où ce geste affectueux m'était nécessaire".

Si donc la voie de la rencontre de Jacques et Jean se situe dans le sillage du Beau comme dimension universelle de l'Etre, ce sera une bonne façon de connaître Jacques et sa pensée et son combat sous une autre forme que celle de sa lutte pour une certaine autonomie du temporel. Et puis c'est une excellente manière de laisser ensemble Jacques et Raïssa. Parce qu'entre eux deux, c'est elle qui a été

⁽¹⁾ cf. Jean Cocteau - Jacques Maritain - correspondance - cahiers de la NRF - Gallimard 1993

l'inspiratrice de toutes les ouvertures poétiques. Et la chaleur de l'enthousiasme de Jean envers Raïssa illustre très bien cette connaturalité de la sensibilité de Raïssa avec les artistes.

Je ne chercherai pas à faire l'impossible synthèse de la rencontre de Jean et Jacques, mais j'aimerais vous les situer dans leur diversité qui a enrichi leur rencontre, qui a rendu difficile leur débat et qui aura fécondé la recherche de chacun.

Nous progresserons ainsi par touches, parfois par blocs, pour les camper comme deux inspireurs de leur temps, et pour comprendre leur influence réciproque et aussi leur affrontement et leur passion jusqu'à l'apaisement.

Cela éclairera la position de Jacques et sa progression dans la philosophie de l'art.

1. Deux portraits et autoportraits mélangés et réciproques

Dans sa lettre à Jacques Maritain datée de Villefranche, octobre 1925, Jean Cocteau commence ainsi :

"Mon Cher Jacques,

Vous êtes un poisson des grandes profondeurs. Lumineux et aveugle. Votre élément est la prière. Sorti de la prière vous vous cognez contre tout. La maladresse : voilà notre terrain d'entente. L'appareil thomiste trompe le monde sur la vôtre ; une foule de méprises fait passer la mienne pour de l'habileté. Nous ne sommes pas malins. Le Malin trouverait en nous des traîtres.

Moi, je suis un mauvais élève. A l'école, je remportais les prix de cancre : prix de dessin et de gymnastique. Vous, vous êtes un philosophe. Je devrais avoir honte. Mais nous sommes pays, c'est-à-dire deux dépaysés du même genre.

Imaginez qu'il me faut sans cesse me maintenir en l'air et m'exercer au vol. C'est ainsi que je donne le change et que j'imité la vivacité d'esprit. Car à moins de tomber directement sur les choses, je suis incapable de les atteindre par les détours normaux. Vous, vous ne trichez pas ; vous n'évitez aucun détour. Vous vous élevez lorsqu'il vous plaît d'où il vous plaît. Vous ne montez pas par machine. Vous montez comme au liège vers les régions qui vous exigent. Moi je vole par machine et je procède par chutes. Une des raisons de ma réserve en face des insultes n'est pas la morgue, mais la peur de tenir mal mon rôle dans une controverse."

En note Jean ajoute :

"On me trouve spirituel. Le tout est de s'entendre sur le sens du terme. Rien ne me fâche comme un trait d'esprit. S'il m'en échappe, j'en ai aussi honte que d'un gaz. Pour moi, le type du trait d'esprit, c'est le Diable dictant à Pascal l'invention de la roulette ..."

Et puis il poursuit :

"Avant que je vous connusse, vous me citiez dans vos livres.

... Mon oeuvre aimée chez vous, cela surprenait à tel point votre milieu qu'on la croyait aimée par gentillesse...

L'épaisseur déformante des préjugés prétentieux empêche un homme de voir clair. Rien ne se place entre l'oeil de l'enfant et ce qu'il regarde. Mais à l'enfant comme au nègre, il manque des correctifs. La merveille de votre coup d'oeil c'est qu'il est pur et adroit.

Un esprit comme le mien s'embrouillerait dans des calculs et se perdrait dix fois en une heure s'il essayait de lire une carte. Je n'avais qu'une méthode à prendre, je l'ai prise : la sincérité. Tout raconter, tout étaler, vivre nu. Je comptais sur nos pauvres limites pour suppléer à celles que décide un homme fort. J'estime aussi que le mystère commence après les aveux. L'hypocrisie, la cachotterie qu'on a coutume de prendre pour le mystère, ne font pas une belle ombre.

Or l'homme sincère n'est pas cru, et comme il ne se coupe jamais, qu'il manoeuvre sans peine, il passe pour un joueur habile. Cette méthode présente l'avantage de supprimer

toute stratégie, et chacun cherchant la vérité loin de la vérité, il se forme autour du poète systématiquement sincère une légende que ne pourrait obtenir la pose. Ma légende était folle au moment où nous primes contact. Elle me protégeait. L'opinion déchire le personnage qu'elle invente. Au lieu de nous brûler, elle nous brûle en effigie. Pour le spectateur mondain, une gesticulation d'équilibriste en l'air doit paraître drôle. Vous qui devinez, qui vous apitoyez, vous avez vu tout de suite que cette démarche était une lutte écoeurante, les yeux dans les yeux, avec la mort.

... J'affirme que c'est l'enfant qui m'a vu en vous. L'enfant a vu l'enfant. Ainsi les enfants se dévorent des yeux d'un bout à l'autre d'une table de grandes personnes.

... C'est sous le signe de l'enfance que nous nous sommes connus. Il faut que je me le répète pour me juger digne de votre accueil, vous dont on se demande si votre corps n'est pas une formule de politesse, un vêtement jeté vite sur l'âme pour recevoir vos amis.

Paris m'éreinte et voile ma roue ; depuis treize ans je ne vais plus dans le monde, je suis un homme de solitude et de plaisirs sauvages. ... Après huit jours de marche pieds nus, il vous vient une semelle de corne. On marche sur les coquilles, les tessons de bouteille, sans se faire mal...

Plus j'y songe, plus il m'apparaît que la terre cultivée (-) par les dépayés dont je vous parlais, c'est le ciel. Oui, lourdauds du ciel nous sommes. La poésie ne serait que l'accent de chez nous.

La faiblesse est-elle un défaut ? Toujours est-il que la vôtre ressemble à l'albâtre si on l'éclaire intérieurement. Votre âme transforme les défauts en beauté. Vous qui êtes une transparence, une âme déguisée en corps, une empreinte de visage sur un linge, votre faiblesse est une force terrible, une force de laboureur. Je viens d'en avoir la preuve. Ne me dites pas que non, j'hésitais au bord du ciel comme un imbécile. Max Jacob priaient pour que je tombasse, Reverdy se fâchait. Et vous m'avez poussé ; poussé comme un homme qui tue. Vous saviez que je ne nageais pas, mais vous connaissiez ce que peut l'instinct de conservation, surtout lorsqu'il dépasse le goût de vivre et qu'il s'agit de sauver son âme au lieu de sauver sa peau.

Je reparlerai plus loin de cet attentat."

Nous aussi nous reviendrons sur ce moment.

A cet envoi Jacques répondit en datant son écrit de "Meudon, janvier 1926" :

"Mon Cher Jean,
 Je me connais trop bien pour voir dans les traits que vous me prêtez une autre image que de votre coeur. L'amitié est votre excuse.
 Que suis-je ? Un converti. Un homme que Dieu a retourné comme un gant. Toutes les coutures sont dehors, l'écorce est à l'intérieur, elle ne sert plus à rien. Un tel animal a de la peine à s'estimer quelque chose, il a envie de demander pardon aux autres d'exister. Leurs fourrures, leurs carapaces l'impressionnent. Vous comprenez cela, vous, bien que pour vous le cas n'ait pas été de quitter l'hérésie pour la foi, mais seulement de reprendre votre banc à l'église : votre ange gardait la place, écrivait tous les matins votre nom sur le prie-Dieu.
 Toujours vous avez eu souci des anges. Vous parlez d'eux dans tous vos livres, leur nom faisait des taches de bleu sur toutes sortes d'objets que vous touchiez, vous les aperceviez dans des reflets de vitre ; par le miroir sensible de l'analogie, des énigmes, signes et rébus, par la poésie vous les retrouviez peu à peu, vous deviniez leur immensité, leur force, leur tendresse, leur élégance, leur danger. Car à vrai dire, ce sont eux qui vous prenaient au piège, et tenaient l'oiseleur dans leurs filets.
 De son côté ma philosophie était tout occupée d'eux. Elle était entrée dans le Traité des Anges, conduite par le Docteur Angélique et par Jean de St Thomas (encore un Jean, et qui m'est cher), et le monde des formes séparées lui découvrait des lumières intelligibles

beaucoup plus belles que le jour. Elle avait compris que seul l'exemplaire des bons esprits permet à la métaphysique de saisir le mystère essentiel de la vie de l'intelligence : elle ne se lassait pas d'admirer les natures angéliques, où chaque individu est à lui seul une espèce ; qui voient toutes les créatures dans la lumière des idées créatrices ; qui choisissent et qui aiment une fois pour toujours, dans un acte indéterminable où toute leur substance est engagée. Logique de notre rencontre. Les anges qui nous gardent se regardaient depuis longtemps ; ils ont tiré leurs plans de loin. Jean, ils voient la face du Père ; leur connaissance du matin exulte en grâce et en gloire dans la vision du verbe, où tout resplendit, leur connaissance du soir se soumet toute la machine du créé dans ses raisons propres et par droit de nature ; ils ont vu tomber Lucifer, ils ont adoré au Golgotha, ils étaient au couronnement de la Vierge. Imaginez-vous leur prière ? Nous sommes à leurs yeux comme deux petits points d'ombre se déplaçant dans la flamme, mais que Jésus a aimé. Deux enfants, vous l'avez bien dit, mon Cher Cocteau.

Je vous connaissais avant que vous sachiez mon nom. Je suivais vos muses de poète avec une curiosité diligente, je vous regardais comme une espèce de djinn occupé à surprendre les jeux purs et impurs des fées, au surplus rassasié de tristesse et fait pour un autre monde.

L'énorme consommation de scaphandres que vous faisiez me frappait beaucoup. Avec "Le Cap de Bonne Espérance", le scaphandre devenait avion, je trouvais là un élargissement de mystère dont la témérité même faisait ma joie. J'admirais les "Mariés de la Tour Eiffel", j'y voyais délivrée au théâtre la libre imagination qui jadis inventa les contes éternels.

Quand Auric nous lut le "Cap", nous habitions, par la grâce du plus hospitalier des curés, un vieux presbytère de campagne meublé par miracle, où je travaillais la théorie de l'universel in praedicatione au chevet de ma femme malade, qui souffrit là plus d'une année sans relâche, et qui rêvait chaque nuit d'un déluge de fleurs. C'est dans ce vert pays qu'"Art et Scolastique" fut composé par elle et par moi. Le manuscrit presque achevé, arrive à l'improviste (comme toujours) celui qui devait, quelques années après, devenir le Père Charles. Il m'apportait dans sa poche, acheté à Paris "par hasard", "Le Coq et l'Arlequin".

Votre esthétique de la corde raide rejoignait sans peine la théorie scolastique de l'art. Avec une sagacité qui m'enchantait, vous formuliez pour la poésie (cachée sous la musique) les grandes lois de purification et de dépouillement qui commandent toute spiritualité, celle de l'oeuvre à faire comme celle de la vie éternelle à atteindre, et qui ont leur souverain analogué (mais transcendant et surnaturel) dans l'ascèse et la contemplation. Vous ne vouliez de la poésie que la poésie à l'état pur, le pur démon de la grâce agile, la pure agilité de l'esprit. Et vous étiez fidèle à votre vœu, vous quittiez ce que vous aviez, vous risquiez tout à chaque instant, vous déliant sans cesse de vous-même, exténuant tellement la matière et la pesanteur du corps que les gens vous reprochaient de n'avoir plus de substance. Ce n'est pas pour rire que les charmes gréco-romains de la Muse un peu grasse avaient fait place pour vous à la dureté d'un Esprit venu de l'orient du ciel.

A ce degré, vous vous trouviez porté comme par fraude dans un combat plus haut livré que celui de l'art et de la poésie, là où sans le casque et l'armure du Christ, on est perdu d'avance, vous ceinturiez des puissances immatérielles, la mort vous pressait de toutes parts, immobilisait en silence les imprudents qui vous aiment. Il n'était pas besoin d'être grand sorcier pour deviner cette lutte contre la mort que vous avouez maintenant, maintenant que la mort a perdu la partie. Je sentais le tragique de votre exercice et de votre vie ; jeux de trapèze, acrobatie, fausses bombes, faux scandales, -au fond du cirque luisaient les crocs de vraies bêtes ; vous jongliez si haut et si franc avec vos couteaux que l'accident n'était pas évitable : on vous verrait le coeur ouvert par le désespoir, ou par la grâce de Dieu.

... Oui, la mort vous serrait le cou, Mercutio ! mais je compris qu'en effet vous aviez la vie dure ; je comprenais aussi combien il est vrai que votre plus grand artifice est la sincérité, j'admirais que vous fussiez si clairement instruit de recettes qu'il est déjà difficile d'employer sans les savoir.

Puis nous nous écrivîmes. - Quand je vous ai revu en décembre, c'est pour parler de Dieu que vous veniez. Vous me faisiez très peur ; devant vous je sentais ma gaucherie native accrue de l'impédiment de mes syllogismes. Paysan du Ciel ? Du Danube aussi, et qui pis est, de la Montagne Ste Geneviève. Mais vous ne m'avez pas fait grief de ma maladresse, et vous aussi vous tâtonniez parmi des ombres plus réelles que nos mains et nos yeux ; nos âmes se rencontraient dans ces limbes.

Dieu ne vous laissait pas de repos. Vous vous trouviez dans cet état de ligature intérieure qui est comme une agonie de l'esprit, et dont Jésus a coutume de se faire précéder. Que pouviez-vous ? Attendre, prier.

L'opium seul vous donnait une apparence de répit. Médicament prescrit comme une saignée ou un sinapisme et employé selon la mesure de la raison ?

... L'erreur homicide par excellence, c'est de vouloir guérir de l'humain par les moyens de l'homme, -ou de l'animal, ou de la plante-. Elle circule dans toutes les fausses mystiques et se matérialise dans l'opium, où elle prend forme végétale : le pavot à la place du Paraclet. L'opium est le plus pervers quand il se donne pour véhicule d'une vie spirituelle, et prétend mener à ce vide que Dieu seul peut produire. Quiétisme en pilules, sacrement du démon.

... C'est alors que vous avez rencontré le Père Charles. Ce coeur que vous dessinez au bas de vos lettres, il le portait sur la poitrine, mais avec la croix plantée dedans. La solitude vous envoyait un contemplatif ; le contemplatif et le poète se comprennent, un homme accoutumé aux usages du ciel était à l'aise avec votre invisible. ..."

Ainsi sont donnés les deux thèmes de cette rencontre de 40 ans : ma réflexion, l'exploration de tout ce qui touche à la poésie, à l'intuition créatrice, à la pureté -pureté non morale- de l'art et puis le compagnonnage humain et spirituel de deux hommes aux exigences quasi infinies ; compagnonnage parfois rude, et à la limite de la rupture. Et pourtant, même au plus fort de l'antinomie, l'amitié restera la plus forte.

Peut-on, comme certains qui lisent d'abord la dernière page d'un roman, citer ici cette parole de Jacques en 1964, au moment d'une réédition des deux lettres : "Lettre à Jacques Maritain" et "Réponse à Jean Cocteau" alors que Jean avait quitté cette vie depuis peu, et que Jacques était trop affaibli sauf

"pour témoigner de la fidélité que Jean Cocteau et moi avons toujours gardé à notre amitié, marquer que, malgré tout, il n'a jamais renié son retour à la foi chrétienne, et exprimer ma confiance que toutes les chapelles qu'il s'est donné à tâche de décorer -au prix souvent de quelles fatigues- sont un gage de foi et d'espérance que la merci de Dieu a agréé du poète"...⁽²⁾

⁽²⁾ Jean Cocteau - Jacques Maritain - Correspondance - NRF - p. 253 note

2. Quarante années d'échanges et d'affrontements dans une amitié exigeante

- Première période : 1923 à avril 1927 : naissance d'une "grande amitié" avec estime et tendresse réciproques

Leur rencontre date-t-elle du 20.12.1922 lors de la première d'Antigone dans le petit théâtre de Montmartre ?

Jacques avait déjà cité Jean Cocteau dans "Art et Scolastique", publié en 1920, en particulier des passages du "Coq et l'Arlequin". Cocteau de son côté admirait Maritain et lui avait envoyé "Thomas l'imposteur" et "Le Grand Ecart" en signant chaque dédicace "son admirateur, Jean Cocteau".

Jacques, âgé de 40 ans, est déjà célèbre. Converti à la foi catholique en 1906, connu comme le filleul de Léon Bloy, l'ami de Péguy et de Psychari, philosophe thomiste, professeur à l'Institut Catholique de Paris.

Jean, âgé de 33 ans, connaît une gloire plus mondaine, jeune homme prodige, brillant dans les salons parisiens ; il fréquente l'avant-garde musicale, picturale et chorégraphique de Paris ⁽³⁾ Il attire beaucoup de jeunes.

- Dans sa réponse à Jean Cocteau, Jacques écrira en 1926 :

"Vous avez une admirable jalousie de la liberté. Comme je comprends votre amour pour Antigone. Elle-même toutefois nous dit, et c'est pourquoi elle vous est chère, qu'en violant la loi humaine elle suivait un commandement meilleur, les lois non écrites et non changeables". ⁽⁴⁾

Le ton est déjà donné.

Née sous le signe d'Antigone, leur amitié ne met qu'un an à se déclarer. Jacques lui ouvre la voie. Nous l'avons entendu tout à l'heure lui écrire :

"Je vous connaissais avant que vous sachiez mon nom. Je suivais vos muses de poète avec une attention diligente".

Jean envoie son livre "Le Grand Ecart" à Jacques avec cette dédicace :

"A Jacques Maritain, ce livre antimoderne, c'est-à-dire douloureux. Son admirateur Jean Cocteau"

faisant allusion au livre de Jacques "Antimoderne" (1922) que celui-ci lui avait peut-être envoyé. ⁽⁵⁾

Jacques lui répond, dans cette première lettre connue de leur correspondance, à partir d'un brouillon de Jacques :

"Merci de m'avoir envoyé "Le Grand Ecart". Je suis, vous le savez, avec un vif plaisir de l'esprit le développement de votre oeuvre. C'est une rare et enviable victoire que de réussir, comme vous l'avez fait à rendre "l'ordre" aussi neuf et aussi inquiétant que "l'anarchie", la lumière, la grâce et la simplicité aussi surprenantes que ces abîmes dont Jacques Rivière se plaint avec tant de naïveté qu'on manque en France.

Il y a dans votre roman avec les qualités d'une poésie exquise une émotion, une gravité, une humanité, qui n'étonneront que ceux qui n'ont jamais cherché à discerner le vrai visage de votre art...

Permettez-moi de vous dire que la lecture de votre dernier livre et de votre conférence au Collège de France ont encore accru la sympathie que j'éprouve depuis longtemps pour

⁽³⁾ Jean Cocteau - Jacques Maritain - Correspondance - NRF - p. 10

⁽⁴⁾ Ibid p. 325

⁽⁵⁾ Ibid. p. 62

leur auteur, pour une âme si sollicitée par les anges, et qui peut si mal se passer de scaphandres".⁽⁶⁾

Dès le mois d'octobre, un premier malentendu : Jacques dans une interview aux "Nouvelles Littéraires" du 13.10.1923 avait déclaré

"Je me demande si Max Jacob et les jeunes, dont Jean Cocteau cherche à formuler l'esthétique, ne laisseraient pas espérer une évolution analogue à celle des musiciens dont je vous parlais".⁽⁷⁾

Jean proteste :

"Vous aurait-il coûté trop cher d'écrire (sans rien changer autour) [Max Jacob, Jean Cocteau, et les jeunes dont il essaye ...] "

lettre du 14.10.23⁽⁸⁾

Jacques s'excuse dans une lettre du 16.10 et corrige ainsi le texte

"je me demande si l'oeuvre d'un Max Jacob, d'un Jean Cocteau et l'influence que pourront exercer les leçons esthétiques de ce dernier ne permettent pas d'espérer ..."⁽⁹⁾

Est-ce la crainte de sa "gaucherie native" qui retient Jacques de précipiter leur rencontre ? La honte du "mauvais élève" de comparaître devant le philosophe, qui de son côté retient Jean ? Toujours est-il que ce premier rendez-vous ne cessera d'être différé jusqu'à l'été 1924. La mort de Radiguet, le 12.12.1923 suspend toute communication entre eux pendant plusieurs mois.⁽¹⁰⁾

En juillet 1924, Georges Auric entraîne Jean chez les Maritain à Meudon. Raïssa garde la trace de cette visite dans son "Journal" : *"Pour la première fois Auric nous amène Jean Cocteau. Celui-ci désespéré depuis la mort de Radiguet, désespéré presque, vient à Jacques parce qu'on lui a dit qu'il pouvait retrouver la paix, et retrouver Dieu"*⁽¹¹⁾

Cet indéfini est un père jésuite !

Dans leur correspondance, il ne reste pas de trace de cette visite, mais il y a des échos dans la correspondance Henri Bars - J. Maritain.

Le 24.8.1924, Jean écrit cependant à Jacques :

" Avec Thomas l'Imposteur, J'ai voulu revoir du blanc" - "j'ai voulu donner un livre de neige" -

et il continue

"sans doute au lieu de me laisser tomber faudrait-il tendre les mains vers le haut. J'ai honte de ne plus en avoir la force. Un jour Reverdy, me voyant trop souffrir, me dit qu'il savait par un père jésuite que vous pourriez me calmer"⁽¹²⁾ Où l'on voit revenir le jésuite ! D'après le Père Riquet il pourrait s'agir du Père Malvy⁽¹³⁾

La correspondance qui suit est celle d'un élan de confiance de Jean vers Jacques. Jacques écrit le 5.9.1924

⁽⁶⁾ Ibid. p. 61-62

⁽⁷⁾ Ibid. note p. 63

⁽⁸⁾ Ibid. p. 62

⁽⁹⁾ Ibid. note p. 64

⁽¹⁰⁾ J.L. Barré, les Mendians du Ciel p. 249

⁽¹¹⁾ Journal de Raïssa DDB 1964 p. 152

⁽¹²⁾ Cocteau - Maritain - Correspondance p. 68

⁽¹³⁾ Ibid. p. 68 note 4

"Mon Cher Ami, je vous remercie de votre lettre qui m'a profondément ému. Votre souffrance me peine à l'extrême. De tout mon coeur, je voudrais qu'il ait raison cet étonnant jésuite dont vous a parlé Reverdy. Et si peu que puisse hélas, mon amitié, vous savez que vous pouvez compter sur elle. Mais Dieu seul peut apaiser une douleur dont il est bien vrai que nul regard créé ne connaît la profondeur. Laissez-moi vous dire au moins ceci : cette usine de cristal que la mort de Radiguet a mise en miettes, dans sa réalité spirituelle, elle est toujours debout. Cet enfant n'a pas emporté votre âme avec lui, et j'en ai la certitude vous êtes seulement au seuil de votre oeuvre et de votre action. Vous me donnez l'impression de passer (quant à la création artistique) par cette nuit obscure de l'esprit qui dans la vie mystique débouche sur la plus grande lumière, mais il y faut beaucoup d'amour. Oui, tendez les mains vers le haut, les saints vous y aideront. Je vous prie de faire bon accueil à une sainte qui nous est très chère, Gertrude la Grande dont je vous envoie le livre. J'espère que vous aimerez cette âme très pure qui sait réconcilier la sainteté et la beauté dans la blancheur du plus ardent et du plus pacifiant amour".⁽¹⁴⁾

Jacques commence à développer l'analogie de la création artistique et de l'expérience mystique, importante dans sa réflexion sur l'art et l'artiste.

Jean répond le 12.9.1924

"Mon Cher Ami. Votre lettre me fait beaucoup de bien et votre envoi me touche plus que n'importe quel trésor ... Si vous avez une heure à perdre, écrivez-moi encore ; vous accomplirez une bonne oeuvre".⁽¹⁵⁾

et le 22.10.24

"Mon Cher Maritain. Votre écriture me fait du bien. Je sens que j'aurai en vous un appui profond. Je vous aime toujours mieux".⁽¹⁶⁾

Le 29.10.1924, Jacques écrit

"Mon Cher Ami, ce qui est sûr, c'est que je donnerais beaucoup pour vous être vraiment utile, et que Dieu met dans mon âme une grande affection pour la vôtre".⁽¹⁷⁾

Le 2.2.1925, Jean écrit brièvement

"Mon Cher Maritain. Des profondeurs je vous remercie et vous embrasse" et ce n'est que le 16.3.1925, que Jean rend compte de sa visite du mois de juillet 1924

"Et enfin voilà la lettre à vous. Je la gardais comme un délice, comme une églantine sur l'autel. Cher Maritain, j'ai mes pudeurs et vous les vôtres. J'ai mal su vous faire entendre que notre rencontre était une grande rencontre, que je cherchais cette preuve par l'intelligence, si difficile à trouver. Le soir à votre table de famille, je retournais, je m'envolais à Maisons-Laffitte (résidence d'été des grands-parents Lecomte où Jean est né) et je retrouvais ce désordre étoilé dont les familles françaises se servent si mal. J'ai fait des prières maladroites pour votre femme malade. Mais Dieu aime la boiterie. Radiguet boitillât comme les biches, comme les oiseaux qui boitent. C'est un signe qu'on tient peu à

⁽¹⁴⁾ Ibid.p. 69

⁽¹⁵⁾ Ibid. p. 70

⁽¹⁶⁾ Ibid. p. 70

⁽¹⁷⁾ Ibid. p. 71

la terre. Maritain, votre nom rime avec un des plus beaux noms de la terre -celui de qui donne à boire.

On me cache. On me refuse les visites -mais après, je vous ferai signe, vous viendrez, vous m'aidez.

Excusez cette écriture hirsute. Mes mains tremblent et je n'ai guère de forces. Votre ami Ghika a eu, non seulement la bonté de m'offrir ses ronces et ses roses, mais encore sa visite. Expliquez-lui ma réclusion. Vous avez sauvé Satie.

Vous me sauvez -non dans le sens humain- accrochage à la vie, etc... mais il s'agirait de prendre la bonne route en retournant d'où j'arrive. Je vous embrasse."⁽¹⁸⁾

Dans cette lettre, Jean fait allusion à sa réclusion : tout à la douleur de la mort de Radiguet, Jean joue dans son oeuvre Roméo et Juliette le rôle de Mercutio (et Sachs celui d'un page), il joue comme en rêve, malade de fatigue et de tristesse. Il s'adonne à l'opium, sur proposition de Louis Laloy, ami de Debussy. Le poète approche d'une grande crise. Il décide de tenter une désintoxication poussé par Jacques et Pierre Reverdy. Il entre en clinique. Mais la drogue se fâche et torture son captif. Les dessins de l'album "Maison de Santé" décrivent certains états de pathologie nerveuse dont leur auteur est assiégré. Jacques vient voir le malade. Au cours de ces visites se prépare ce qu'on appellera avec ambiguïté la "Conversion" de Jean.⁽¹⁹⁾

Dans ces deux lettres de février et mars 1925, Jean dessine à côté de son prénom de signature un coeur. Est-ce ce coeur qui le frappera le 15 juin lorsqu'il verra entrer le père Charles Henrion ? "Un coeur rouge surmonté d'une croix rouge au milieu d'une forme blanche qui glissait, se penchait, serrait des mains. Ce coeur m'hypnotisait, me distrait du visage, décapitait le bournus. Il était le véritable visage de la forme blanche".⁽²⁰⁾ Charles Henrion, né en 1897, entré au barreau de Nancy, a été bouleversé par les écrits de Claudel et revient à la foi en 1909. Il démissionne du barreau, se lie d'amitié avec J. Rivière et les Maritain. Après la guerre, il mène une vie de laïc solitaire, au village de Thuillières où Eve Lavallière viendra terminer sa vie. Encouragé par ses amis, Claudel et les Maritain, il envisage le sacerdoce, reçoit l'habit du Père de Foucauld et fondera dans le désert tunisien avec l'amiral Malcor la fraternité de Sidi-Saad où ils resteront 36 ans.⁽²¹⁾

Dans la lettre du 16.3.1925, Jean parle aussi de "Votre ami Ghika". Ami des Maritain, le Prince Ghika, né en 1873, de tradition orthodoxe, sera ordonné prêtre catholique le 7.10.1923. Fondateur de communautés, ermite aussi, il participera au renouveau spirituel du monde intellectuel entre les deux guerres. En 1953, il est condamné par le tribunal roumain à trois ans de réclusion et meurt en prison en 1954. Jean fait allusion à l'ouvrage du P. Ghika "Pensées pour la suite des jours".⁽²²⁾

Jacques répond le 19.3.1925

"Cher ami, combien votre lettre m'émeut. Merci d'avoir prié pour ma chère Raïssa, elle aussi vous en remercie de tout coeur, vous savez que nous demandons chaque jour à Dieu de vous consoler, et de "sceller sur vous la lumière de son visage" comme dit le psaume ; et il nous semble sentir qu'il a bien décidé de le faire. Il y a longtemps que nous attendions pour vous son passage. Si j'étais meilleur, que de choses auraient déjà été obtenues, que vous obtiendrez désormais vous-même. Dieu aime la boiterie, me dites-vous, ô divinateur ! Il l'a bien montré à Jacob quand il a touché sa hanche. Et votre ange aussi combat peut-être avec vous en ce moment. "Jacob boitait d'un pied après sa contemplation, dit St Thomas, parce qu'il faut bien être infirme de l'amour du siècle pour

⁽¹⁸⁾ Ibid. p. 73

⁽¹⁹⁾ cf. Jean Cocteau par Roger Lannes - Poètes d'aujourd'hui - Seghers p. 51

⁽²⁰⁾ Lettre à Jacques Maritain - Oeuvres complètes vol. III p. 677

⁽²¹⁾ cf. Cocteau - Maritain - Correspondance p. 72 note 2

⁽²²⁾ Ibid. p. 74 note 3

s'affermir à l'amour de Dieu. Et ainsi après l'expérience de la suavité divine il y a en nous un pied qui demeure sain, et l'autre qui boîte : car tout homme qui boîte d'un pied, ne s'appuie plus que sur celui qu'il garde de bon". Vous, vous portez le nom de ce Jean très pur, qui devina par amour les secrets de Dieu. C'est pourquoi vous ne serez bien que dans la douceur du St Esprit.

Faites-moi signe quand vous cesserez d'être tout à fait reclus. J'irai vous voir ..."⁽²³⁾

en PS

"Ce coeur que vous inscrivez en armoiries sur votre nom, mettez la croix dedans : c'est l'emblème sacré que le Père de Foucauld avait choisi pour lui et ses frères".⁽²⁴⁾

Jean répond le 3.4.1925 avec ces simples mots

"Comment expliquer à Massis que parfois deux et deux font six. Je suis encore bien faible comme le prouvent ces vers".⁽²⁵⁾

Il met un coeur avec une croix, ce qu'il ne renouvellera plus. Et deux jours après il écrit à Raïssa :

"Chère amie (vous permettez ?)

C'est à vous que je m'adresse ce matin parce que vous étiez malade et que les malades correspondent avec des silences. Je traverse une rude épreuve. J'ai des heures très dures, d'autres très douces. Jamais je ne cesse de penser à l'avenue du Parc (à Meudon)".

⁽²⁶⁾

C'est là que se situe la réunion du 15.6.1925 annoncée tout à l'heure et dont parle le journal de Raïssa. C'est une réunion des collaborateurs du Roseau d'Or, collection fondée par Jacques. Y assistaient Ramuz, Ghéon, Lefèvre, Massis et Furet ainsi que Cocteau. Raïssa écrit dès le lendemain :

"Hier Cocteau devait partir de bonne heure après le dîner, une auto devait venir le prendre pour le conduire à la Première des Ballets Russes (de Diaghilev). Mais l'auto était en retard. Avant elle, arrive le Père Charles. Dans sa robe blanche du désert, le coeur rouge, surmonté d'une croix, sur la poitrine. Il est beau, plein d'aisance. Tout de suite, il parle de Claudel ... ; l'impression est considérable. Je vois Jean Cocteau debout, silencieux, dans l'embrasure de la fenêtre, pris. Voici donc la très claire réponse de Dieu à nos prières, à notre anxiété ; depuis quelques semaines nous nous demandions à quel prêtre adresser Cocteau -car ce temps était venu- et nous ne trouvions pas... L'auto arrive à 10h30, une demi-heure après Charles. En reconduisant Cocteau, je l'invite à assister à la messe que Charles doit dire chez nous le 19, fête du Sacré-Coeur. Cocteau répond évasivement. Mais j'ai confiance. A l'entrée de Charles, Cocteau a vu, je n'en puis douter, le signe de sa destinée apparaître sur le coeur d'un homme. Le coeur dont il signe toutes ses lettres -est devenu tout à coup le coeur de Jésus".⁽²⁷⁾

Raïssa raconte la première visite de Reverdy à Meudon le lendemain 16.6., qui estime que Cocteau ne doit plus attendre et se confesser à Charles. Jacques se rend le 17 chez Jean. Reverdy présent pressait Cocteau :

⁽²³⁾ Ibid. p. 75

⁽²⁴⁾ Ibid. p. 76

⁽²⁵⁾ Ibid. p. 77

⁽²⁶⁾ Ibid. p. 77

⁽²⁷⁾ Journal de Raïssa DDB 1964 p. 166/7

"Comment pourrais-tu bien comprendre sans les sacrements ? Prends les écouteurs, Prends les écouteurs !" (28) - "Cocteau a promis de venir parler à Charles, rien de plus". (29)

Le jeudi 18 juin Raïssa note toujours

"Cocteau s'est entretenu longuement avec Charles au salon ... Enfin nous avons entendu Charles et Cocteau monter à la chapelle. Jean s'est confessé, a vu Jacques, puis il est parti tout bouleversé".(30)

Et le 19 juin, Raïssa note sobrement :

"Charles a dit la messe dans notre chapelle. Cocteau a communié avec nous. Ghéon, Massignon, les Fumet (invités depuis longtemps pour ce jour) étaient là aussi". (31)

Jean rappelle dans "La lettre à J. Maritain", au chapitre "L'opium" un épisode précédent :

["Confesse-toi et communie" m'avait conseillé Max Jacob. "Quoi?" lui écrivais-je à St Benoît, "tu me conseilles l'hostie comme un cachet d'aspirine."

et il m'avait répondu :

"L'hostie doit être prise comme un cachet d'aspirine"

... Là je fus Wagnérien. On m'offrait la neige qui vole, le pain à chanter, le pain enchanté. Or, moi, toujours rétif à l'orientalisme, je choisis le tapis volant.] (32)

Et quelques pages plus loin, il raconte son vécu de cette rencontre avec Charles Henrion et les jours qui ont suivi.

"La foudre déconcerte. Il lui arrive d'être une boule rouge très légère, d'entrer dans une chambre, de se promener et d'en sortir sans faire de mal.

Jacques, était-ce votre piège ? Guettiez-vous cette minute ? Un coeur entra ; un coeur rouge surmonté d'une croix rouge, au milieu d'une forme blanche qui glissait, se penchait, parlait, serrait les mains. Ce coeur m'hypnotisait, me distrait du visage, décapitait le bournus. Il était le véritable visage de la forme blanche et Charles avait l'air de tenir la tête sur sa poitrine comme les martyrs. Aussi bien la tête brûlée de soleil semble un reflet du coeur, un mirage dans toute cette lumière d'Afrique. Les pommettes et le menton en dessinent les reliefs et la pointe. Je distingue ensuite un regard mal mis au point pour les courtes distances et des mains d'aveugle, je veux dire des mains qui voient. Je vous choquerais en insistant. J'arrive à ce qui importe : l'aisance de cet homme. En face d'elle, que devenait la mienne ? Un charme de cabotin. Lui souriait, racontait, échangeait des souvenirs avec Massis. Moi, stupide, groggy, comme disent les boxeurs, je regardais derrière une vitre épaisse la chose blanche se mouvoir au fond du ciel. Je suppose que votre femme et vos hôtes durent se rendre compte ; salon, livres, amis, rien n'existait plus. C'est alors, Maritain que vous m'avez poussé. Poussé dans le dos d'un coup de votre âme qui est un athlète, poussé la tête la première. Tous virent que je perdais pied. Or, aucun ne me porta secours, car ils savaient que là, me porter secours eût été me perdre. Ainsi appris-je l'esprit de cette famille que la Foi nous ajoute instantanément et qui n'est pas une des moindres grâces de Dieu.

Après le premier spasme de la chute à l'envers, les choses s'arrangent. Tomber du ciel fauche les tripes ; tomber au ciel empoigne le coeur.

La terre est une mère exigeante ; elle déteste qu'on s'éloigne. Elle essaie de nous reprendre coûte que coûte ; quelquefois elle n'hésite pas à reprendre un aviateur de force. Mais le ciel laisse libre de subir ou de ne pas subir son attraction". (33)

(28) Ibid. P. 168 - Note de Jacques

(29) Ibid p. 168

(30) Ibid.p. 168

(31) Ibid. p. 168

(32) Oeuvres complètes J. R. Maritain - tome III p. 672

(33) Ibid. p. 677-8

Dans la vie qui reprend après ce bouleversement, Jacques encourage Jean le 22.7.1925 :

"J'ai le coeur tout occupé de vous. La lecture de vos poèmes m'a rempli d'une joie du ciel ... Avec ce pouvoir d'aimer que Dieu vous a donné, quel ami de Dieu vous pouvez être mon cher Jean ! Gardez votre coeur pour lui seul, et bien vide. L'Esprit Saint y viendra en cataractes. Je voudrais que chaque jour vous donniez à Dieu, pour vous tenir en silence amoureuxment devant lui, une demi-heure de votre temps. Appelez cela oraison ou de n'importe quel autre nom, je crois que vous en avez absolument besoin. Cela peut se faire n'importe quand, n'importe où ... C'est avec ces minutes consacrées à son amour que Dieu bâtit notre âme ". (34)

Jean répond en écho le 25.7.1925 :

"Mes Chers Amis, comment vous dire ma tendresse et ma gratitude" (35)

et le 4.8.1925 depuis Villefranche sur Mer

"Ici je marche au soleil entre ma chambre et l'église. Cette église est très belle. Je vous y retrouve quand je veux et j'y parle avec vos amis. Vous êtes mon bon ange et vous m'avez donné bien autre chose que ce "public" dont Barrès remercie Bourget : une escadrille, -escadrille dont je me sens amoureux comme Thomas des fusiliers marins. Je vous embrasse." (36)

Jean fait allusion au groupe de jeunes gens qui reconnaissent en Maritain leur maître, l'appelant "capitaine". Par son intermédiaire, ils ont rencontré Cocteau. Tous passionnés de littérature, ils étaient encouragés par Maritain qui pensait les éloigner du surréalisme. (37)

Dans la lettre à Jacques Maritain, Jean raconte ainsi la suite du 15-19 juin 1925 :

"Après la cérémonie, nous reprîmes nos rapports habituels. Rien ne marquait la différence, sinon, quelque fois un coup d'oeil de vous sur moi, un coup de coude, ce que les pêcheurs de morue appellent "faire voler le pigeon bleu" ... Vous m'avez donné des camarades. Beaucoup de jeunes gens demandaient et demandent votre aide. Vous me les envoyâtes, et me les envoyez un à un. Avant cette période, quelque chose de chimiquement indispensable au goût de vivre ne se combinait plus avec le reste en moi. ... La poésie est une machine à fabriquer de l'amour. Les autres vertus m'échappent... Mais que puis-je offrir à des coeurs fous de poésie, en échange du service qu'ils me rendent ? ... jeunes hommes avides, croyez-moi. Il n'existe que deux manières de gagner la partie : jouer coeur ou tricher. Tricher est difficile. Un tricheur pris est battu. La grande race des fripouilles, on ne l'attrape jamais ; ce sont les hommes au pouvoir, les ministres, les peintres, les poètes, les romanciers, les musiciens, les comédiens illustres. Je les admire. Comment admirerais-je une fripouille mise au bagne ? Elle a manqué son coup. Jouer coeur est simple. Il faut en avoir, voilà tout. Vous vous croyez sans coeur, vous regardez mal vos cartes. Votre coeur se cache par crainte du ridicule et par obéissance à un vieux code criminel : "Voici venir le temps des assassins". Montrez votre coeur et vous

(34) Cocteau - Maritain - Correspondance p. 81-82

(35) Ibid. p. 82

(36) Ibid. p. 84

(37) Ibid. p. 84 note 1

gagnerez. Voici venir le temps de l'amour". ⁽³⁸⁾ *Et il ajoute en note "La méchanceté a trop servi ; elle s'use. La bonté, toute neuve, permet d'étonnantes combinaisons."* ⁽³⁹⁾

Le 17.8.1925, Jean annonce la mise en chantier de ce qui sera La Lettre à J. Maritain.

"Voilà, j'écris un livre et ce livre est une lettre et cette lettre est adressée à vous. Si vous usez un jour du droit de réponse, je décroche la timbale" ⁽⁴⁰⁾ . Il ajoute le 9.9.1925 *"Ma lettre sera moquée, rejetée, méprisée, déchirée, et..., je m'en fiche. Je sens une force entre nous. Une masse d'amour invincible. Naturellement je ne la publierai que si vous le permettez. Je voudrais un livre rat-de-cave qui allume le feu d'artifice."* ⁽⁴¹⁾

et le 15.9.1925 à Raïssa

"Ma principale occupation, c'est, vous le savez, d'écrire à Jacques. Je lui écris une longue lettre en mélinite ou "pain des anges". A mes yeux c'est pareil. On oublie trop la force explosive du ciel et qui ne s'exprime pas que par la foudre." ⁽⁴²⁾

Le 2.2.1926, c'est encore Jean qui parle de la "Réponse à Jean Cocteau" écrite par Jacques :

"J'ai votre "Réponse". Je l'ai d'abord mal lue, très vite, très aveuglé par la fièvre de la grippe et le rêve maladif de l'attente. Ensuite j'ai relu chaque beauté, chaque signe d'amour et d'intelligence. Inutile de vous dire que je l'aime ; cela va de soi. Il y a des détails qui m'échappent, à cause de mon inculture et de mon atroce bêtise en face du sérieux. ... Je crois n'avoir jamais eu d'émotion plus vive qu'en recevant, ouvrant, lisant et relisant ce témoignage de notre chère rencontre, de notre collaboration mystérieuse. Cher Jacques, je vous embrasse du fond du ciel." ⁽⁴³⁾

Mais Jean écrit le 13.2.1926, avec un doute qui se base sans doute sur les critiques à venir, et sur son propre sentiment des difficultés futures.

"Mon Cher Jacques. Votre lettre est une si belle chose, que je me sens indigne de la recevoir -on dira : que de gravité pour un acrobate !- et on n'aura pas complètement tort. J'ai honte de mon âme, de mes limbes, du vague, du chien et loup dont je n'arrive plus à sortir. Vous parlez de mort qui a perdu la partie. Hélas - c'est inexact. J'ai passé je ne sais quelle zone interdite. Je ne trouve plus le chemin." ⁽⁴⁴⁾

Ainsi s'achève cette première période de la rencontre de Jacques et Jean, toute tissée de la croissance de leur amitié, de leur découverte de l'autre sous le double focal de la poésie et de la foi ; les deux aspects étant en relation de stimulation, jamais en confusion ou recouvrement ; le philosophe parlera d'analogie, le poète de liberté.

■ 2ème période de 1927 à 1931. L'amitié dans l'épreuve de la souffrance et de l'incompréhension

Sur cette période mouvementée, Roger Lanner fait cette synthèse un peu sommaire : ⁽⁴⁵⁾

⁽³⁸⁾ J.R. Maritain - Oeuvres complètes tome III p. 680-81

⁽³⁹⁾ Ibid. p. 681

⁽⁴⁰⁾ Cocteau - Maritain - Correspondance p. 41

⁽⁴¹⁾ Ibid. p. 89

⁽⁴²⁾ Ibid. p. 90

⁽⁴³⁾ Ibid. p. 99

⁽⁴⁴⁾ Ibid. p. 100-101

⁽⁴⁵⁾ J. Cocteau par Roger Lannes - collection Poètes d'aujourd'hui - Seyhers 1989

Jean, vaincu par la trop grande solitude inhérente à son oeuvre avait voulu se trouver une famille, un séjour spirituel. L'Eglise les lui apportait. La Lettre était d'une grande audace en ce sens. Elle tentait de passer au compte de Dieu, les audaces que l'on a l'habitude de verser à celui du Diable.

Elle voulait d'une pureté rituelle faire une pureté imprévisible et spontanée. Mais l'Eglise veille. La bombe de Jean Cocteau fut promenée dans de l'ouate de main en main pour l'empêcher d'éclater. Au bout de peu de temps, la rage de la liberté fait reprendre au poète les responsabilités de la solitude. Mais son amitié pour Jacques et celle que lui porte le philosophe demeuraient intactes au-dessus du drame.

Si fébriles en effet que soient certains états de conscience, ils n'arrivent jamais à s'expulser complètement. Malgré une vie propulsée à toute allure, sans que le poète s'en aperçût, un dépôt d'opérations clandestines s'était peu à peu accumulé au fond d'elle et se superposait à des richesses qu'il n'eût pas soupçonnées sans ce forage impérieux.

En cela la Lettre constitue un coup d'envoi de l'âme vers ses propres profondeurs qui ne fut pas infécond. Certes Cocteau n'est pas un spéculatif, mais il est le type même de l'écrivain qui détecte à l'improviste et fonce sur sa proie, n'est-elle que soi-même.

Lorsqu'il affirme "Dieu, ordre du mystère", il saisit en plein coeur l'essence d'un surnaturel auquel moins que tout autre il n'eût voulu rester étranger.

Mais si Jean se pourvoit en cassation devant Dieu, il sent bien qu'il résisterait mal à n'être qu'un justiciable. C'est là où se lézarde la "prison de la grâce" et l'on devine que le poète ne se refusera pas à la tentation de fuir.

En tout cas, la Lettre à J. Maritain constitue l'instant d'un témoignage sans arrière-pensée. Jacques avait une admirable expérience de la dialectique du poète quand il écrit :

"Comme le saint achève en soi l'oeuvre de la passion, le poète, lui, achève l'oeuvre de la création, collabore à des équilibres divins, déplace du mystère, il est connaturalisé aux puissances secrètes qui se jouent dans l'univers."

C'est ce débat qui va se jouer entre les deux amis. Du côté de Maritain, le chemin était escarpé également. Les Maritain, autant était vive l'ardeur de leur foi, ne pouvaient que se réjouir de ce retour à la religion de Cocteau et de l'influence qu'il exerçait. L'esprit du temps portait au zèle. Mais depuis le retour à la foi d'Erik Satie et de Cocteau, on ne manqua pas d'ironiser sur ce mouvement. Scandalisés par l'esthétique et les prises de position de Maritain, certains bien-pensants guettaient les faux pas, affichant avec une piété contrite leur irritation devant l'imprudente naïveté du philosophe. Le critique Jean Guiraud dénonce par exemple la coupable complaisance de Maritain à l'égard de tous ceux qui travaillent "à faire sombrer l'humanité tout entière dans le bolchevisme et l'anarchie."

De l'autre bord, tout en raillant cette cohorte de bonnes gens pour qui le modernisme en art servait de contrepoids au traditionalisme rigide de leur doctrine, on dénonçait l'entreprise de conversion et la stratégie qui visait à réinstaurer un ordre catholique en littérature. Les esprits fermés à toute vie spirituelle ont besoin de se réfugier dans ces analyses superficielles, ils ignoreront toujours qu'un coeur aimant et sincère peut légitimement désirer voire partager par d'autres la foi qui le fait vivre, sans pour autant envisager la conversion des autres "comme un succès à inscrire sur un tableau de chasse" ⁽⁴⁶⁾ comme le rappellera plus tard Jacques. Les lettres entre Jacques et Jean montrent combien ce désir les animait. "La poésie, l'audace et Dieu, voilà le salut", tel était le programme que lançait Cocteau dans une phrase supprimée de sa Lettre. Toutefois, un désir, si sincère soit-il, ne peut éviter que des propos ou attitudes soient choquantes et qu'un zèle soit parfois intempestif et précipité. ⁽⁴⁷⁾

⁽⁴⁶⁾ J. Maritain - Region et Culture - DDB 1991 p. 57

⁽⁴⁷⁾ Cf. Cocteau - Maritain - Correspondance p. 18-19

La première difficulté se concentra de façon encore relativement convergente sur la personne de Maurice Sachs. Agé de 18 ans, Maurice Sachs avait rencontré Jean Cocteau au début de l'année 1924. Très vite, il devint l'un des "gosses" du poète qu'il idolâtrait. C'est par Cocteau, revenu à la foi, que ce jeune homme, issu d'une famille juive agnostique, menant une vie fantaisiste et endettée, entendit parler et de Dieu et de Maritain. Pour mieux se rapprocher de Cocteau, Maurice demanda à devenir chrétien. Cocteau le dépêcha à Meudon où il rencontra Jacques dès le 2.8.1925. Rencontres et entretiens se succédèrent et le 29.8., Maurice était baptisé dans la chapelle privée des Maritain, Raïssa étant la marraine et Jean le parrain. A noter que ce même 29.8., Raïssa note dans son journal "Baptême de Maurice. Malgré tout je ne suis pas rassurée. Ce garçon a quelque chose d'obscur qui m'inquiète".⁽⁴⁸⁾ Le néophyte fit part de son désir d'être prêtre et avec l'aide de Jacques, il entra au séminaire des Carmes en janvier 26. La surprise, dans les milieux mondains, était si grande que certains pensaient qu'il s'agissait d'un nouveau bar à la mode. Maurice se mit aussitôt à porter la soutane. Au cours de l'été, invité par sa grand'mère, il s'afficha en soutane sur la plage de Juan les Pins en compagnie d'un jeune américain Tom Pinkerton dont il était éperdument amoureux. Le scandale, les moqueries et les critiques à propos de la naïveté des "convertisseurs" ne manquèrent pas.⁽⁴⁹⁾

Les lettres entre Jacques et Jean montrent une commune tristesse en même temps qu'une préoccupation prudente et paternelle d'aider cet enfant prodigue.

Jean écrit le 13.9.1926

"Il ne faut pas gronder Maurice, mais l'admirer. Il avait simplement pris ses vacances en enfer. Moi qui ne porte aucune soutane, je n'ai pas trouvé convenable de passer deux jours à Juan, malgré la présence de Picasso. Le drame était sûr. ..." (50) et il ajoute le 18.9. "J'avais prévenu Maurice. Je lui en veux dans la mesure où mon pauvre coeur sait en vouloir. Il pouvait ne pas porter la soutane. Il attrape le bien comme on attrape le mal-au contact. Puisque le séminaire le sauve de toutes les catastrophes, il devait poser sa nature mimétique sur du blanc et ne pas quitter le blanc. Or, il a été se mettre sur des couleurs que j'évite. Je me suis privé de la joie de voir Picasso par crainte de Juan les Pins où Maurice faisait l'abbé de cour sur une plage couverte de types affreux." (51) Il poursuit "Je ne veux pas charger Maurice, mais je désire qu'il sache que nos responsabilités m'obligent, au cas où il reprendrait exactement sa vie précédente, à ne plus jamais le revoir. Je dois, nous devons blâmer publiquement cette pantalonnade à cause des jeunes âmes qui nous écoutent ... Dettes, indécidatesses, etc... recommenceront du jour où il n'aura pas de discipline profonde. Maurice est frivole, crédule, comédien" (52)

et le 21.9., il précise encore

"Après tout, j'ai eu tort de vous écrire sévèrement à propos de Maurice ... Le vrai, c'est que Maurice sort du pire et que son pied (seul) vient de retomber dans le trou. Ce que je lui reproche encore, c'est d'avoir dit : je veux porter la soutane pour me défendre contre le mal, pour faire une coupure décisive, etc... alors qu'il voulait porter la soutane pour s'amuser -au sens le moins bas du mot- et produire une sorte d'effet, jouer un rôle. (il avait fait doubler sa soutane de crêpe de chine rose). Grondez-le, dirigez-le avec vos mains d'oiseau. Vous seul et Raïssa pouvez repêcher cette âme..." (53)

La seule lettre de Jacques à nous être parvenue à ce propos, est celle du 10.10.1926

⁽⁴⁸⁾ Journal de Raïssa DDP 1964 p. 171

⁽⁴⁹⁾ Cocteau -Maritain - Correspondance p. 19-20

⁽⁵⁰⁾ Ibid. p. 121

⁽⁵¹⁾ Ibid. p. 123

⁽⁵²⁾ Ibid. p. 123-4

⁽⁵³⁾ Ibid. p. 125

"Maurice part au service militaire dans un mois. C'est une grande peine de le voir ; comme une oeuvre ingrate, il a perdu toute clarté surnaturelle et semble tout à coup si vulgaire. Il faut l'aimer beaucoup toujours en raison même des dangers affreux qu'il va courir. Il était trop mondain pour faire un prêtre. Mais comment fera-t-il pour ne pas retomber ?" ⁽⁵⁴⁾ et ce bout de lettre de Jacques à Maurice le 1.10.26 : "Rien ne vous forçait d'entrer au séminaire, tous vos amis, et nous les premiers, vous ont montré la gravité redoutable de cette décision. Il était si facile de rester où vous étiez. Vous avez passé par-dessus tout avec une étonnante obstination, et en imposant aux autres les plus lourdes charges et les pires soucis, pour réaliser votre désir... J'espère de tout mon coeur que vous sortirez meilleur de la présente épreuve, l'intensité de cet espoir ne me dissimule pas sa fragilité ... Pour moi, je ne peux me faire à la façon dont vous avez en quelques jours oublié tout ce que vous nous aviez dit et promis." ⁽⁵⁵⁾

Un accroc dans la sérénité se fait jour autour de l'exposition de Jean : "Poésie plastique, objets, dessins" présentée en décembre 1926 à la Galerie des Quatre Chemins, Jacques signale quelques dessins ambigus dans sa lettre du 7.12.1926 et il continue

"Maintenant je ne me dissimule pas que c'est l'esprit de l'ensemble qui a une certaine part avec le diable. Je crains que vous n'ayez à en souffrir, car le diable ne pardonne pas qu'on ne soit pas complètement avec lui, et les bons anges n'aiment pas beaucoup qu'on soit un peu avec le diable, fût-ce pour le rouler. Enfin vous avez voulu cette expérience. Ce qui est sûr, Cher Jean, c'est que votre place et votre force sont dans la lumière. J'ai peur que ce rêve ne vous ait joué des tours, n'ait souvent conduit votre main à votre insu. Paul (Jabon) m'a dit que vous avez fait un livre de poèmes admirable, que j'ai hâte de le connaître.""

Jean répond le 15.12.26

"Rassurez-vous pour l'exposition, j'avais donné des ordres. Du reste il me semble que vous confondez une certaine chimie de l'esprit avec le diable de magie blanche. Certaines personnes ont deviné le tragique et le mystère très pur de ces choses où il ne faut voir qu'un théâtre très profond." ⁽⁵⁷⁾

Trois mois plus tard, Jean écrit son admiration pour le livre de Jacques "Frontières de la poésie", ou plutôt sur un article de ce nom paru dans la troisième livraison des chroniques du Roseau d'Or et qui sera publié comme ouvrage en 1935. Mais les pages en question datent de 1926 et on y sent l'influence tout à fait explicite de Cocteau qui dira lui-même :

"Le seul reproche que je puisse vous faire est un reproche de perfection. Vous parlez d'objets et vous en réussissez un merveilleux. La beauté de votre texte en soi distrait de ce que vous dites. Il y a chez vous un mécanisme ailé, une manière de donner contour à l'inconnu, des souffles en marbre, toute une dentelle profonde qui sont proprement la poésie... Rien ne vous est impossible. Vous ne pouvez/devez être vu que par les poètes. Même votre terminologie de technicien a cet air simple des choses utiles et ne relève jamais du genre décoratif." ⁽⁵⁸⁾

⁽⁵⁴⁾ Ibid. p. 130

⁽⁵⁵⁾ Ibid. p. 20 note 1

⁽⁵⁷⁾ Ibid. p. 136

⁽⁵⁸⁾ Ibid. p. 143 lettre du 4.4.27

A cette époque le grand événement de la vie de Cocteau a été, à Noël 1926, la rencontre de Jean Desbordes. Né en 1906, ce dernier est l'auteur de plusieurs écrits dont "J'adore" qui provoquera une grave dissension entre Maritain et Cocteau. ⁽⁵⁹⁾

Désormais, et jusqu'en 1931, la cinquantaine de lettres ou billets échangés entre les deux amis va témoigner d'une souffrance et d'une incompréhension poignantes. Le profond différent n'aboutit cependant à aucune rupture : les amis continuent de se voir, de s'expliquer en des lettres longues, tendues, sévères et franches. ⁽⁶⁰⁾

Ce dimanche des Rameaux 1927, Jean annonce à Jacques :

"Je suis descendu au fond de moi et même au fond de mes sommeils. J'ai rapporté une certitude. J'ajoute que des grâces sur lesquelles je n'ai pas reçu le droit de m'étendre m'ont apporté l'approbation de Dieu. ...

L'amour rend les sacrements inutiles car il est sacrement ; on communie à Dieu à travers une de ses créatures. On ne peut vivre sans amour. Donc sans amour humain, l'homme doit recourir aux sacrements. Avec l'air d'être une défense, l'interdiction de se rendre à la Sainte Table à celui qui adore sur terre, est une sagesse profonde, évite un pléonasme du coeur." ⁽⁶¹⁾ Il poursuit en se disant prêt à "rejoindre les coulisses de l'Eglise" ⁽⁶²⁾ à la "prosodie morale aussi périmée que la prosodie poétique de Boileau." ⁽⁶³⁾

Jacques ne répond que le 6.7.27, tout occupé aux corrections des épreuves de son ouvrage "Primauté du spirituel" qui paraîtra le 27 juillet. Il reçoit à la même époque les confidences de Julien Green sur ses difficultés personnelles. Le journal de Raïssa ne nous donne aucune information sur cette phase, il est interrompu du 29.1.26 au 6.10.31. Dans sa longue lettre du 6.7.27, Jacques met toute la prudence et la délicatesse d'une réponse dont il dit lui-même :

"Il y a des semaines que je porte cette réponse en moi. Je ne prétends pas proposer des solutions toutes faites, c'est mon coeur que je jette au milieu de ces épines, parce que je vous aime et je voudrais vous aider. Nous sommes en face de difficultés qui ne sont pas ordinaires, la mort rôde autour d'elles. Dieu me garde de vous juger, mon Cher Jean, vous savez que ce n'est pas mon genre. Je laisse le jugement à Dieu, je garde la douleur. Je pense qu'un chrétien est un homme écartelé entre la loi et l'amour, et qu'il faut accepter cela sans céder de l'épaisseur d'un ongle ni d'un côté ni de l'autre". ⁽⁶⁴⁾

Maritain rappelle à son ami la loi de tout amour spirituel et charnel qui est marqué par la souffrance et par la loi de limitation.

"L'homosexualité détruit cet ordre. Amour charnel elle est stérile. Amour spirituel, elle porte à l'infini l'empire du sexe, répand sur toute la vie l'affreuse cruauté de Vénus. Mal angéliste, par elle les mauvais anges brouillent les fils de l'être humain, et l'introduisent dans les choses cachées par une porte qui n'est pas de Dieu. Elle est à l'amour ce que la magie est à la sagesse. Non ce n'est pas par l'effet d'un préjugé dû à St Paul ou à l'éducation du séminaire... Ce qui peut changer, c'est la manière dont on traitera les âmes, -qui sont parfois parmi les plus nobles, et les plus poursuivies de l'amour de Dieu-

⁽⁵⁹⁾ Ibid. p. 146 note 1

⁽⁶⁰⁾ cf. Ibid. p. 23

⁽⁶¹⁾ Ibid. p. 144

⁽⁶²⁾ Ibid. p. 145

⁽⁶³⁾ Ibid. p. 145

⁽⁶⁴⁾ Ibid. p. 147-148

atteintes, parfois sans leur faute, de ce mal mystérieux. Mais il restera toujours un mal. Un refus profond de la croix." ⁽⁶⁵⁾

Constamment on retrouve chez Jacques cette rigueur de la doctrine qui, sans la délicatesse, serait dureté, et la douceur de l'ami qui, sans la fermeté du propos, serait complaisance. Il essaie de rappeler à Cocteau sa responsabilité envers les autres et envers Jean Desbordes. ⁽⁶⁶⁾ Dans sa longue lettre du 11.8.27, beaucoup de thèmes sont ainsi abordés, dont l'analogie entre l'art et la mystique.

"Dans notre dernière conversation, je ne vous ai à peu près rien dit parce que souvent la tendresse et la douleur mêlées paralysent comme le curare. Pourtant il ne s'agit pas de vous importuner par des homélies, mais de vous dire la vérité. Faire des taches, abîmer une toile pour rencontrer à la fin une beauté inconnue, et plus pure, un peintre, un poète le peut ; dans l'ordre moral c'est impossible, absurde. Dieu seul tire le bien du mal, ça lui est réservé. En poésie, vous avez à créer le monde. Dans la vie vous êtes dans un monde déjà fait, là il n'y a qu'un poète. Si vous méprisez les lois de son oeuvre vous gâchez son oeuvre, il n'y a pas moyen de faire mieux que lui...

En réalité vous voulez entrer dans le bercail de Dieu par une autre porte que Jésus. Ce ne sont pas vos meurtrissures, si cruelles qu'elles soient, qui me font peur. C'est le lendemain, l'inévitable échec de la fin. Et pour vous, je n'ai pas trop peur, parce que j'ai trop de confiance en votre coeur... Mais pour les autres ? Comprenez-moi bien, je ne conteste pas ce que vous m'avez dit à Meudon ni de vos intentions, ni de la floraison spirituelle que vous constatez chez un Jean Desbordes. Mais après ? vous le faites entrer dans un paradis qui n'est pas celui de Dieu, dans une joie qui n'est pas fondée sur la vérité de Dieu.

Quand il vieillira, vous ne lui aurez laissé que les deux portes du désespoir, le suicide ou le vice, à moins que la mort, mais quelle mort ? ne le délivre lui aussi". ⁽⁶⁷⁾

[soit dit ici que Jean Desbordes mourra sous les tortures de la Gestapo le 5.7.44]

Pour Jacques, et avec des accidents pathétiques, ce n'est pas tant la morale qui est en jeu ici, que la recherche de Dieu, qui domine toute sa quête de sens.

"Jean, rien ne sépare mon coeur de votre coeur, mais mon incapacité à vous faire désirer le coeur de Dieu m'est une douleur sans fond. Qu'ai-je su faire pour vous, mon Jean ? Tant d'impuissance me fait honte, découvre atrocement ma misère, condamne peut-être ma présomption. Je n'ai pas su vous apprendre à prier jusqu'au point où la douceur de Dieu se fait connaître à l'âme et préférer à toute autre expérience. Ce n'est pas assez de reconnaître Dieu dans la beauté des créatures, qui sont encore des images, il faut encore vouloir offrir à Dieu un coeur si purifié qu'il puisse s'y montrer avec sa beauté propre. Alors seulement disparaissent tous les doutes au sujet de ses commandements... Dieu seul peut vous instruire, il faut seulement lui en donner le temps, et assez de silence pour entendre une voix qui fait moins de bruit qu'un rayon sur l'eau. Il est l'amour même, avec qui l'enfer serait doux, l'amour capable de nous dédommager de toute perte terrestre, et de surprendre et rassasier le coeur le plus amoureux. Je sais mon très Cher Jean, que tout cela est vérité, et quoiqu'il m'en coûte de le dire, je le sais autrement que par les livres. Je vous embrasse de tout mon coeur". ⁽⁶⁸⁾

⁽⁶⁵⁾ Ibid. p. 149

⁽⁶⁶⁾ Ibid. p. 25

⁽⁶⁷⁾ Ibid. p. 153-4

⁽⁶⁸⁾ Ibid. p. 156

Nous voulions découvrir la relation de Maritain à l'esthétique, nous le trouvons ici en mystique. Mais cela serait une autre découverte pour un autre jour.

Jean répond brièvement le 25.8.27.

"Je ne peux vous dire combien vos lettres me consolent de l'incompréhension parfaite des "amis"." ⁽⁶⁹⁾

et le 27.8.27

"Jacques chéri, ne m'accusez pas d'orgueil. Je n'en ai pas. J'ai besoin d'amour et de faire l'amour aux âmes. Dieu me comble de grâces et je pense à vous". ⁽⁷⁰⁾

Cocteau cherchait peut-être auprès de Maritain qu'il vénérât, une preuve par l'intelligence, mais surtout il y avait chez le poète un désir premier et fondamental d'une expérience de Dieu, un besoin non point sentimental de Dieu, mais le besoin d'un Dieu sensible au cœur, sensible au corps et par le corps. Maritain emploie tous ses efforts d'ami pour faire sortir Cocteau de ce qu'il juge une équivoque en l'invitant à une adhésion plus ascétique et plus continue à la religion et en lui rappelant la nécessité d'une conversion toujours renouvelée. Il y a chez Maritain une conscience très vive que la vie chrétienne ne saurait se réduire à une expérience de Dieu parce qu'elle est une foi qui implique une éthique et des responsabilités. Il ne s'agit pas d'attendre des expériences et des effervescences, mais de croire en un Dieu qui sauve, dans la nudité et le dépouillement.

La sévérité et le ton parfois doctoral de certaines lettres ne sont pas ceux d'un inquisiteur ni ceux d'un philosophe prosélyte comme on a pu le dire ; à Cocteau qui attendait qu'on lui parle cordialement, Maritain répond théologiquement en homme qui a une conviction reposant sur une foi. Il y a une solidité de Maritain, qui n'a rien d'un immobilisme, face au primesautier et changeant Cocteau, qui n'est en rien hypocrite. Mais à la tendresse vive de Cocteau sait répondre la ferveur mystique de Maritain, à la spontanéité de l'un, la délicatesse de l'autre". ⁽⁷¹⁾

Le différend va s'aggraver au cours de l'année 1928. Jean Desbordes a écrit "J'adore" dont Cocteau lit les épreuves tout en pressentant la désapprobation de Jacques.

"Je viens de parler longuement des épreuves de Jean avec Auric. C'est difficile de couper. Le tout est un monde. Il faudrait apprendre aux oiseaux, aux fleurs, etc... à devenir convenables, ce qui me semble difficile. Le livre de Jean révoltera, me perdra, me sauvera. Ne craignez rien et désavouez-moi si cela vous semble nécessaire. Nous sommes de taille à nous aimer en secret et à changer l'ordre habituel des attitudes politiques. Ce livre n'est pas un jeu des lettres. C'est une fatalité. Je vous embrasse." 7.2.28 ⁽⁷²⁾

De plus Cocteau prépare, sans le dire à son ami, "Le livre blanc", sorte d'autobiographie érotique qu'il veut publier sans nom d'auteur, en édition de luxe, à exemplaires limités, mais demande en même temps à Maritain d'écrire une note dans la NRF sur un autre de ses livres "Le mystère laïc." La réaction de Jacques est vive dans une lettre du 13.6.28.

"Ainsi, tandis que vous me demandiez une note dans la NRF sur le "Mystère Laïc", vous me cachez votre intention de publier le "Livre blanc". Vous préférez prendre pour confidents une demi-douzaine ou une dizaine de personnes à qui vous faites lecture de votre manuscrit. Cà, c'est indigne de vous. Vous m'avez fait du mal. Je ne croirai jamais

⁽⁶⁹⁾ Ibid. p. 156

⁽⁷⁰⁾ Ibid. p. 158

⁽⁷¹⁾ cf. Ibid. p. 26-27

⁽⁷²⁾ Ibid. p. 163-4

que vous ayez à mon égard la moindre intention de trahison, mais je n'admets pas que vous agissiez comme si vous vouliez vous jouer de moi. Et avec quelle naïveté !" (73)

Et il poursuit :

"Mais cela n'est rien encore en face du fait de cette publication. Mon Cher Jean, vous n'avez pas la conscience tranquille, voilà pourquoi vous ne m'avez pas parlé de votre projet... Si le "Livre blanc" est ce qu'on m'en dit, en le publiant vous faites un pacte avec le diable... C'est la première fois que vous feriez un acte public d'adhésion au mal... Entre le diable et moi choisissez qui vous aimez. Si vous m'aimez, vous ne publierez pas ce livre et vous me laisserez la garde du manuscrit." (74)

Le 15 juin à minuit, Jacques poursuit, après avoir rencontré Jean dans l'après-midi.

"Ce que vous m'avez dit du "Livre blanc" me permet de vous en parler avec plus de compétence. Tout ce livre revient à dire que Dieu est vaincu, qu'il enferme les hommes dans l'impossible. C'est faux. Et à cause de cela votre livre, si beau qu'il puisse être, est un mal. Voilà pourquoi vous ne devez pas le publier, même à deux exemplaires vous n'aurez le droit de le publier que quand vous donnerez aussi la solution.

Je ne vous demande pas de l'anéantir, mais de me le confier jusqu'au temps où vous pourrez le publier sans qu'il nuise à votre âme et à celle des autres. Dans quelques années vous serez ou bien, ce qu'à Dieu ne plaise, tout à fait avec le diable, ou bien, ce que je crois, tout à fait avec Dieu. Dans le premier cas, ce livre alors n'augmenterait pas votre mal. Dans le second cas, vous-même lui donneriez le sens qu'il doit avoir.

... C'est une illusion de croire qu'un livre vous délivrera du problème, vous n'en serez délivré que quand vous aurez trouvé la solution.

Vous n'avez pas le droit de souiller les plaies de vos frères sans y porter remède. Vous touchez à la plus grande blessure de l'humanité. Vous l'avivez, vous y remuez les doigts et vous vous croyez quitte parce que vous avez écrit un beau livre.

... Vous semblez croire toujours qu'il s'agit pour moi d'être ou non "compromis" ou "géné" personnellement. Il s'agit de bien autre chose et vous savez bien pourtant que pour ce qui est de me compromettre, j'y regarde peu. Je dois rendre un certain témoignage, je ne veux pas qu'il soit faussé. Ce que je trouve faux et mauvais, je ne dois pas avoir l'air de le trouver bon ou tolérable. En me demandant cette note sur le "Mystère laïc" sans me dire que vous vouliez publier le "Livre blanc", vous m'exposiez à accomplir un geste équivoque, et cela je ne le veux à aucun prix". (75)

(73) Ibid. p. 165

(74) Ibid. p. 166

(75) Ibid. p. 167-9

Le "Livre blanc" paraît le 25.7.28 à 21 exemplaires plus 10 exemplaires d'auteur sans illustrations, ni éditeur mais copyright by Maurice Sachs et Jacques Bonjean. Il sera republié aux Editions du Signe en 1930 avec dessins de Cocteau. L'édition de Paul Morihien, sans date, paraîtra après la libération.

(76)

Le pathétique de cette correspondance, c'est qu'elle montre comment deux amis qui s'estiment ne peuvent se comprendre. La sincérité de Cocteau, ses protestations d'amitié et de bonne foi ne sont pas à mettre en doute, mais elles n'arrivent pas à atteindre à la lucidité sur lui-même et sur ses actes. Il estime que la foi peut s'inscrire dans l'ordre de son désir, sans écartèlement et sans implication dans sa vie. Pour Maritain, ce n'est pas affaire de sincérité ou de désir, mais de vérité, et le philosophe ne peut transiger sur cette vérité. Ce n'est ni le thomisme, ni la doctrine de l'Eglise qui attachent Cocteau à son ami, c'est bien plutôt la vie de Jacques et de Raïssa et leur témoignage qui parlent de l'Evangile à Cocteau. (77)

Dans une longue lettre du 18.6.28, Jean parle de son rôle de poète, en des termes qui ne sont pas sans rappeler des positions que prendra Maritain dans sa réflexion sur l'art.

"Picasso, Satie, Stravinsky, ont de la chance d'être sans paroles et de permettre une interprétation transcendante. Je crois que si votre pureté ne les revêtait pas d'un sens céleste vous vous trouveriez en face de cette "chair de l'esprit" dont toute oeuvre est composée, chair naissant de coïts étranges, d'un mariage avec soi-même, toujours assez monstrueux. On est prêtre ou poète. On prie ou on parle.

... Jacques, Raïssa, je vous aime, vous le savez, croyez-moi, croyez que je sens le pur et l'impur, que je ne m'arrange pas avec des mensonges -mais que ma vie sur laquelle je ne vous ai jamais donné de faux renseignements, m'oblige à des contacts énigmatiques avec cette chair de l'esprit". (78)

Le paroxysme de cette opposition ou incompréhension peut se lire dans ces deux passages. Celui de Jean dans une lettre du 23.6.28.

"Le fait que vous ne distinguez pas l'âme céleste d'un Desbordes me fournit la preuve d'une foule d'erreurs dont je refuse d'être le prisonnier et qui rapetissent l'idée que je me forme de Dieu. Pardonnez-moi, Cher Jacques. Suivez votre route sans compromis et laissez-moi suivre la mienne. En imitant la vôtre je me fausserais et je fausserais la créature. Laissez-moi tout de même vous approcher, vous regarder, vous aimer comme une blancheur qui repose. Je vous embrasse". (79)

Et la réponse de Jacques, à une époque où le courrier est rapide, en date du 24.6.28.

"Votre lettre est l'injustice même" (80)

complétée le 30.6.28 :

"Depuis trois jours, je ne me décide pas à vous écrire, parce que je doute, Jean, de votre amitié. J'ai lu le livre de Desbordes. Je m'attendais à une extrême indécence. Je trouve bien autre chose encore : un intolérable mélange de religion et de délire sexuel. Cela au moins manque, je l'espère, au "Livre blanc". Cette fois c'est en Dieu même que vous

(76) cf. Ibid. p. 166-7 note 2

(77) cf. Ibid p. 28

(78) Ibid. p. 170-71

(79) Ibid. p. 176

(80) Ibid. p. 176

m'atteignez. La peine est sans remède. Le livre de Desbordes se préparait depuis longtemps. Vous qui prétendez tout dire, Jean, vous avez négligé à mon égard, en me laissant ignorer ce qu'il contenait, la loyauté la plus nécessaire. C'est vous que j'accuse plus que Desbordes.

... Vous m'avez blessé trop méchamment dans ce que j'aime par-dessus tout. Je vous déclare la vérité. Vous le savez, je ne la trahirai jamais, je ne la laisserai pas sans témoignage. Vous êtes un homme infiniment malheureux, je sais l'état tragique de votre âme. L'amour (le vrai) pouvait vous sauver. Vous vous êtes préféré vous-même. Il reste la miséricorde de Dieu, dont nul ne doit jamais désespérer, et le meilleur de vous, que vous galvaudez maintenant et les prières de ceux qui vous aiment. - Je vous aime quand même."(81)

Quel désespoir pour Cocteau, lorsque publiquement Maritain dans le n° 6 des Chroniques du Roseau d'Or, par un court post-scriptum à propos de la préface du poète au livre de Desbordes "J'adore", désavoue Cocteau qui se donne le ridicule de célébrer l'auteur comme un Adam d'avant le mal et de convoquer la jeunesse à une nouvelle religion de l'amour, de la pureté de tout amour". (82)

Cocteau répond

"Puisse Dieu vous éclairer et détourner votre esprit d'un contre sens aussi atroce qu'une erreur judiciaire" (83)

"Comment pouvez-vous à ce point vous acharner contre un jeune homme de 20 ans ... au lieu de le prendre dans vos bras, de l'enseigner, de cultiver cet élan sublime".(84)

Maritain dénonce, comme on l'a vu, cet hymne à la nature surchargé de religion. Mais il fut blessé également par le fait que Desbordes, dans son livre, ait osé reprendre des expressions et des arguments échangés entre lui et Cocteau dans leurs lettres personnelles.

La querelle fut vive et durable et ne s'apaisa vraiment qu'en 1931 (85) non sans déclaration mutuelle de fidélité. Dès le 22.6.28, Jacques avait écrit :

"Je ne vous abandonnerai jamais, Jean. Mais je ne trahirai pas non plus la vérité". (86)

Et puis avec virulence, il avait répondu le 8.2.28 à un ami prêtre qui lui reproche de se compromettre avec Cocteau :

"Je suis engagé dans un débat qui se joue sur un autre plan que le plan visible, et dont le dénouement est au ciel ou à l'enfer. On n'aide pas les gens sans être réellement leur ami. Je suis donc l'ami des pécheurs et je sais à quoi cela expose de la part des justes... Un prêtre doit comprendre ce que cela signifie... Je serais très présomptueux de penser que je n'ai commis ni fautes ni imprudences. Elles ne sont jamais allées qu'à espérer parfois un peu trop de la grâce, et à souffrir en conséquence. Mais des choses comme la réponse à Cocteau, je les referais sûrement dans les mêmes conditions, car c'était mon devoir de

(81) Ibid. p. 177-8

(82) Ibid. p. 181 note 1

(83) Ibid. p. 179

(84) Ibid. p. 183

(85) cf. Ibid p. 29-30

(86) Ibid. p. 174

les faire. Et je n'abandonnerai jamais Cocteau. Tout cela dites-le, si vous le jugez bon, à ceux qui vous interrogent à mon sujet". ⁽⁸⁷⁾

Et Jean écrira le 21.2.29 :

"Restez ce prodige : un philosophe que son coeur fait un oiseau. Ne vous laissez pas envahir par les pions - par le nombre - n'oublions jamais la solitude du calvaire - l'exemple sublime de l'échec. Cher, Cher Jacques, si j'ose vous parler ainsi, c'est que l'amour n'a aucune gêne et que, vous le savez, je supporterai tout de vous". ⁽⁸⁸⁾

3ème période

De cette période mouvementée, Jean-Luc Barré écrit en forme de bilan :

"Le sentiment profond que lui inspirent sa relation avec Cocteau et la responsabilité qu'il vient publiquement de s'assigner dans le siècle - guide, mentor ou simple suivant d'un troupeau égaré ? - Maritain ne l'exprimera qu'à l'abri de tous, dans l'échange entretenu avec l'abbé Journet, futur cardinal :

["Les souffrances, les périls qu'il y a derrière cette correspondance, lui écrit Jacques, vous les avez devinés. Il faut beaucoup prier pour notre Cher Cocteau, pour tous ses amis, pour bien des âmes qui viennent encore (et de quels abîmes) et auxquelles nous ne pouvons pas nous dérober ... Je suis comme un homme placé sur un terrain glissant et qui porte à bout de bras un poids trop lourd. Gare au moindre faux mouvement. Que voulez-vous, à la grâce de Dieu. Il n'y a qu'à fermer les yeux et laisser faire."] ⁽⁸⁹⁾

En cette période 1931-1963, la correspondance n'est composée que d'une trentaine de lettres ou de billets ; elle est marquée par l'apaisement, la sérénité retrouvée et par la fidélité toujours réaffirmée. ⁽⁹⁰⁾ Cette tranche de leur relation pourrait être qualifiée par cet extrait de lettre de Raïssa en mai 1932 après la disparition de la mère de Raïssa, juive convertie au soir de sa vie.

"Merci, Jean, de nous avoir dit votre affection, et que votre "ligne mystérieuse" ne vous éloigne pas de nous.

Vous savez combien nous vous aimons et comme nous souhaitons que votre mystère rejoigne totalement le mystère de la vérité de Dieu." ⁽⁹¹⁾

Dans la période d'avant-guerre, Jacques lutte pour la liberté et contre l'antisémitisme. Il fait des séjours aux Amériques, puis en 1939 est chargé d'une mission aux Etats-Unis par le gouvernement français. Il ne reviendra qu'après la guerre en raison des origines juives de Raïssa. Il participe à la Résistance Intellectuelle.

En voyage à Washington, sur les bords du Potomac, Jacques écrit le 7.11.34 :

"S'il y en a qui vous ont cru "perdu", ils ne sont pas de ma paroisse. Que je sois d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique, je vois toujours dans le ciel l'étoile dont un reflet signe votre nom et qui est un regard de la bonté de Dieu. A bientôt. Je vous embrasse". ⁽⁹²⁾

⁽⁸⁷⁾ Ibid. p. 30 note 1

⁽⁸⁸⁾ Ibid. p. 2035

⁽⁸⁹⁾ J. et R. Maritain "Les mendiants du Ciel" - Stock p. 304-5

⁽⁹⁰⁾ J. Cocteau - J. Maritain - Correspondance NRF cf. p. 30

⁽⁹¹⁾ Ibid. p. 214

⁽⁹²⁾ Ibid p. 225

Et dans son journal, Raïssa avait écrit le 10.4.34 à propos de la "Machine Infernale" :

"Je suis bouleversée par la pièce de Jean Cocteau. Elle est admirable. C'est la meilleure qu'il ait écrite, la plus pure, la plus simple. C'est de la tragédie vraie, et la comparaison avec le coriolan de la Comédie Française est à cet égard curieuse. Cocteau est assurément le seul auteur tragique de notre temps.

Ce qui me bouleverse et me remplit l'âme de questions (déjà posées, déjà résolues ; mais il faut qu'elles se posent et qu'elles soient résolues encore, d'une manière plus aiguë, profonde et pénétrante, plus vitale et plus en dehors de nos mesures) - ce qui me bouleverse ce n'est pas seulement la beauté de cette oeuvre, c'est la beauté même de la poésie et de l'amour et de leurs chefs-d'oeuvre - c'est la grandeur que la beauté confère à ceux qui en sont les créateurs comme des dieux".⁽⁹³⁾

De son côté, à réception du livre "Frontières de la Poésie" et de "La vie donnée" de Raïssa, Jean écrit le 1.1.36

Votre livre m'écrase - mais je suis écrasé par un oiseau - un oiseau qui lisse ses plumes, et ces mouvements de cou inimitables ! - votre style offre ce spectacle charmant même lorsque votre vocabulaire me dérouté. Rien ne pouvait apporter plus de calme à mes peines (je reste encore bien malade) que ce vol double du livre de Raïssa et du vôtre, toute une merveille d'arbres et d'ailes dont la pureté chante et se balance au premier plan. Cette grande maison froide et vide se trouve enchantée par votre double présence. Je vous assure et je vous embrasse".⁽⁹⁴⁾

Le 28.11.44, après 5 ans de silence-courrier, Jean écrit à Jacques :

"Pendant ces 4 années atroces, je ne pensais qu'à la minute où je vous reverrais, où je vous embrasserais, où je retrouverais votre tendresse.

Dans la chambre de votre mère et près de sa tombe, je croyais tenir votre main.

N'ajoutez pas à toutes mes blessures celle de croire que votre coeur s'est éloigné de moi".⁽⁹⁵⁾

Mme Geneviève Favre, mère de Jacques Maritain était décédée à Paris le 26.6.43, tandis que Jacques et Raïssa étaient aux Etats-Unis.

Le 5.12.44, Jacques répond :

"Si je ne vous ai pas encore fait signe, c'est que je dépends de rendez-vous officiels qui ne me laissent pas disposer de mon temps (Jacques est en instance d'être nommé ambassadeur de France près le St Siège par le Général de Gaulle). Je n'ai pas été content de vous, mais n' imaginez pas que je veuille passer à Paris sans vous voir." ⁽⁹⁶⁾

Cocteau réagit vivement le 8.12.44 :

"Il m'est impossible de croire qu'une âme comme la vôtre donne créance aux fables ridicules qu'on invente sur ma personne.

J'ai passé quatre ans couvert de boue, insulté, ruiné, frappé dans mon travail et dans ma personne. J'avais un ami allemand avant la guerre : Breker. J'ai cru noble (et sans doute,

⁽⁹³⁾ Journal de Raïssa DDB 64 p. 216-7

⁽⁹⁴⁾ J. Cocteau - J. Maritain Correspondance p. 226-7

⁽⁹⁵⁾ Ibid. p. 228

⁽⁹⁶⁾ Ibid. p. 228-9

avais-je tort) de lui prouver cette amitié malgré ce cercle de haine. Eluard m'a beaucoup grondé à l'époque. Ensuite, il a compris mes mobiles et, dernièrement, il n'a eu de cesse de me faire rendre justice.

Que pouvais-je attendre de vous ? De votre coeur ? De votre clairvoyance ? Comment pouvez-vous m'imaginer une seconde capable d'une action laide ? Si l'on m'avait dit que vous doutiez de moi, je ne l'aurais jamais cru." (97)

Arno Breker, sculpteur officiel du III^e Reich, avait été, de 1927 à 1933, dans un atelier de Montparnasse où Cocteau avait pu le rencontrer. Dans Comoedia du 23.5.42, il avait publié un article "Salut à Breker". Il assista à l'inauguration de l'exposition Breker, le 16.5.42, à l'Orangerie, par Abel Bonnard, en présence d'Otto Abetz. (98)

Et puis, il y a de nouveau un trou jusqu'en 1949 avec une lettre du 5.7. de Jean :

"J'ai lu au soleil, le livre de Raïssa sur Chagall ☹️ Chagall ou l'orage enchanté paru le 16.10.48❄️. J'ai été émerveillé de voir comment elle employait le seul langage possible pour parler de peinture où l'âme s'exprime par l'entremise de toiles et de couleurs qui servent aussi aux imbéciles. L'art nous renseigne sur les âmes -un point c'est tout". (99)

Lors de la première de "Bacchus" le 20.12.51 au théâtre Marigny, Mauriac manifesta avec violence sa réprobation en quittant la salle, puis publia une "Lettre ouverte à Jean Cocteau" dans le Figaro Littéraire du 29.12.. Cocteau répondit dans France Soir du 30.12. par une lettre ouverte :

"Je t'accuse".

Jacques lui écrira sereinement le 8.1.52

"Croyez-bien en tout cas, Jean, que j'ai confiance en votre coeur et que je ne penserai jamais que votre intention ait été d'offenser l'Eglise. Nous pensons beaucoup à vous, Raïssa et moi". (99bis)

En 1954, Jacques en mars et Jean en juin sont successivement victimes d'un infarctus et partagent cette communauté de destin dans de brefs échanges de courrier. (100) Puis Raïssa est renversée le 10.8.55 par un motocycliste à Paris.

En 1957, Cocteau peint la Chapelle de Villefranche sur Mer (XIV^e siècle) et parle dans son courrier des anges qui ont toujours accompagné les réflexions des deux amis avec une présence intense. (101)

En 1960, le 31.10., Jean écrit, bouleversé :

"Mon Jacques, j'arrive de Pologne et j'emporte sans lire mes lettres à la campagne. Et voilà que j'ouvre la première enveloppe et que je trouve la lettre d'Eveline (Eveline Garnier, nièce de Jacques) qui m'apprend que vous êtes à Paris et que Raïssa vous donne de graves inquiétudes. O mon Jacques, plus je vais, plus je ne m'intéresse qu'aux choses du coeur et plus je pense à ceux que j'aime. Je rentre après demain et ma première visite sera

(97) Ibid. p. 229-230

(98) Ibid. p. 230

(99) Ibid. p. 230

(99bis) Ibid. p. 234-5

(100) Ibid. p. 235-236

(101) Ibid. p. 237-38

pour vous embrasser et pour voir si quelque miracle n'aura pas lieu pour celui et celle qui les méritent davantage que n'importe lequel d'entre nous".⁽¹⁰²⁾

Ici se place l'épisode tragique de la maladie et de la mort de Raïssa. Eveline Garnier raconte dans ses "souvenirs sur mon oncle" :

"La mort de Véra, la venue de Jacques à Paris avec Raïssa, la maladie qui terrassa ma tante firent de ces années, des années cruelles. Transpercé par ces épreuves, Jacques était de plus en plus sensible. Quand on sut Raïssa perdue, je lui demandais d'avertir Cocteau qui avait eu pour ma tante une profonde affection. Il explosa : "Non, non, je ne le préviendrai pas. Il en est indigne. "Puis il s'assit, se prit la tête dans les mains et m'autorisa à lui envoyer un pneumatique. Cocteau se précipita au chevet de ma tante. Il ne se méprit pas et c'est moi qu'il remercia par une lettre émouvante".⁽¹⁰³⁾

On peut s'étonner de cette défiance après tant d'années de protestations, de fidélité et d'amitié entre Jacques et Jean. Il faut plutôt réaliser dans quelle intimité spirituelle et mystique se situent ces derniers instants entre Jacques et Raïssa, et que Jacques rapporte ainsi dans l'avertissement au journal de Raïssa en mars 1963 :

"Mais il y a encore une chose qui n'est pas facile à dire et que pourtant je tiens à ajouter. Cela concerne les manières d'agir de Dieu. En un instant où tout a croulé pour nous deux, et qui a été suivi de quatre mois irrespirables, Raïssa a été murée en elle-même par une soudaine attaque d'aphasie. Quelques progrès qu'elle ait faits pendant plusieurs semaines à force d'intelligence et de volonté, toute communication profonde restait coupée. Et ensuite, après une rechute, elle ne pouvait qu'à peine articuler les mots. Dans le suprême combat où elle était engagée, personne ici bas n'a pu l'aider, moi pas plus qu'un autre. Elle gardait la paix de son âme, son étonnante lucidité, son humour, le souci de ses amis, la crainte de peiner autrui, et son merveilleux sourire -cet inoubliable sourire avec lequel elle a dit MERCI au père Riquet après l'extrême onction - et la bouleversante lumière de ses admirables yeux ; à ceux qui l'approchaient, elle donnait toujours, -et avec quelle étonnante largesse silencieuse pendant la grande paix des deux derniers jours où tout n'était plus que respiration d'amour, - je ne sais quel impalpable don qui émanait du mystère dans lequel elle était enfermée. Et pendant tout ce temps, elle a été implacablement détruite, comme à coups de hache, par ce Dieu qui l'aimait à sa terrible manière, et dont l'amour n'est "doux" qu'au regard des saints ou de ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent." ⁽¹⁰⁴⁾

Dans une telle intimité spirituelle, tout tiers est probablement indigne et importun. On peut relire dans "Les Mendiants du Ciel", l'émouvant témoignage de Henry Bars sur ce moment qui décida de la suite de la vie de Jacques. ⁽¹⁰⁵⁾

En fait Raïssa Maritain était frappée d'une thrombose cérébrale en juillet 1960, et s'était éteinte le 4 novembre vers midi au 1 rue de Varenne à Paris. Cocteau avait vu Raïssa le 2 novembre au soir, était revenu le 3 et revint qu'auprès d'elle le soir du 4 novembre. ⁽¹⁰⁶⁾ - Cocteau écrira en 1962 :

"Une chance douloureuse m'a permis de l'assister (Jacques) pendant le supplice de voir sa femme disparaître. Il est vrai que cette métamorphose, d'une vivante en une morte

⁽¹⁰²⁾ Ibid. p. 238

⁽¹⁰³⁾ Cahiers J. Maritain

⁽¹⁰⁴⁾ Journal de Raïssa DDP 64 p. 8

⁽¹⁰⁵⁾ Les Mendiants du Ciel - J.L. Barré p. 550-553

⁽¹⁰⁶⁾ J. Cocteau - J. Maritain - Correspondance p. 239 note 3

transforme un pauvre visage méconnaissable en une figure enfantine, visage heureux de jeune fille. Raïssa semblait nous rassurer, nous convaincre qu'il serait presque sacrilège de la plaindre.

Suprême politesse, dont l'un et l'autre m'ont toujours donné l'exemple. S'il m'arrive d'opposer un peu de calme au désordre de ce monde, je le leur dois et je leur en exprime ici ma tendre et fidèle reconnaissance".

(107)

En tout cas dans ces 3 ans qui séparent la mort de Raïssa de celle de Cocteau, ce moment restera comme un lieu de complicité spirituelle extraordinaire en lui et Jacques.

Jean lui écrit le 29.11.60 cette phrase :

"J'aimerais vous embrasser et parler de notre Raïssa que je verrai toujours si jeune, si belle et si souriante sur ce lit atroce. Tendresses" (108)

et il reprend le 11.12.60

"Je garde un souvenir heureux des minutes que le destin m'a permis de vivre avec vous dans la chambre où Raïssa faisait ce dur passage du quotidien à l'éternel. Je l'ai vue en lutte interne et je l'ai vue victorieuse, souriante, jeune, dénouée -admise dans cet ailleurs que nous ne comprenons pas et dont même son enveloppe physique reflétait l'extase" (109) et encore le 4 mai 1961, alors que Jacques s'est retiré depuis mars chez les Petits Frères à Toulouse". Je suis heureux de vous savoir entouré de frères et que Raïssa puisse sans dégoût du monde vivre auprès de vous de cette vie des poètes qui ne font que semblant de mourir".

Le 6.1.62, Jacques lui avait envoyé les "Notes sur le Pater" de Raïssa, polycopie hors commerce, et Jean répond :

"Rien ne pouvait m'émouvoir davantage que ces notes qui semblent sortir d'un cher visage que j'ai vu s'éclairer en s'éteignant. Dieu a permis que je puisse être seul auprès de vous dans les minutes les plus graves de votre existence".

Et le 9.12.62, Jacques écrit enfin :

"Mon bien Cher Jean, Il y a une chose que je désire vous dire en confidence : j'ai trouvé dans les papiers de Raïssa des notes concernant sa vie spirituelle que j'ai fait imprimer hors commerce sous le titre de journal de Raïssa, et qui sont mon plus précieux trésor. Vous aimez Raïssa, vous étiez là, rue de Varenne, vous avez vu son sourire quand elle est allée chez Dieu. Je voudrais, Jean, vous envoyer un exemplaire de ce livre qui est beaucoup plus qu'un livre ... J'ai besoin aussi de vous demander une promesse, à laquelle j'attache beaucoup d'importance : la promesse que vous ne parlerez à personne de ce journal et ne le montrerez à personne. L'exemplaire que je vous enverrai sera pour vous seul. Je demande aux quelques amis auxquels j'en envoie un la plus grande discrétion sur ces choses qui sont le secret de l'âme et de Dieu".

Une telle confiance lève toute ambiguïté sur l'"indignité" dont il était question tout à l'heure.

(107) Cahiers J. Maritain n° 4-5, nov. 82 p. 43

(108) J. Cocteau - J. Maritain Correspondance p. 239

(109) Ibid. p. 240

Jean accusera réception pour Noël 1962.

"J'ai lentement et doucement dévoré le journal de Raïssa. Je me demande s'il existe une noblesse comparable à la sienne. A côté d'elle, il me semble que nous pataugeons tous dans la boue.

... Une longue vague d'eau fraîche m'a passé sur le coeur.

... C'est une sainte secrète, une reine de cette invisibilité de la véritable poésie". (113)

Jacques en sera heureux (114)

Les rares lettres encore échangées sont un contentement sans cesse renouvelé de leur amitié réciproque. La dernière lettre de Jean le 28.9.63, 15 jours avant sa mort, résume la tonalité de cet attachement :

"Cher, Cher Jacques. Comme toujours votre lettre pose une main sur mon épaule à la minute où ce geste affectueux m'était nécessaire". (115)

Il n'est point besoin d'autre point d'orgue.

3. LA PHILOSOPHIE DE L'ART DE JACQUES MARITAIN

Dès avant la rencontre de Jean Cocteau, Jacques Maritain avait dans son vaste destin de l'autonomie, de la philosophie, qui devait exister pour elle-même et pas seulement comme servante (Ancilla), de la théologie, commencé sa réflexion sur la philosophie de la poésie et de l'art. Les étapes de cette réflexion sont :

- Art et scolastique (1918-19) publié en 1920
- Réponse à Jean Cocteau 1926
- Frontières de la poésie 1935
- Situation de la poésie 1938
- L'intuition créatrice dans l'art et dans la poésie 1966 pour la publication française de leçons données en 1952 à Washington

Cette partie de l'exposé devrait être la plus longue, elle sera la plus courte. Car elle voudrait vous donner surtout envie de lire l'un ou l'autre de ces ouvrages, tous accessibles grâce à l'édition des oeuvres complètes.

Dans ces écrits, Jean Cocteau est souvent cité, et la liberté de l'artiste y est évoquée sous différents aspects. Il est impossible de vouloir synthétiser une pensée aussi savoureuse, sous peine de la rendre insipide. Mais surtout l'influence considérable de la relation entre les deux amis aura des répercussions considérables sur la pensée du philosophe, même si les filiations ne sont pas toujours identifiables.

Je voudrais donc surtout donner quelques exemples de cette pensée riche, rigoureuse et étonnamment libre. L'affrontement amical des amis pourrait laisser penser que la réflexion de Jacques sur ces sujets soit quelque peu dogmatique, il n'en est rien, et souvent Jacques devient lui-même poète dans sa philosophie. La présence active de Raïssa qui était poète elle-même est sans cesse en filigrane.

(113) Ibid. p. 244

(114) Ibid. p. 245-6

(115) Ibid. p. 249

Dès les premières pages d'"Art et Scolastique" écrites en 1918-19, avant même la rencontre de Jean Cocteau, Maritain est catégorique en définissant "Le faire comme l'action productrice, considérée non dans son rapport à l'usage qu'en la posant nous faisons de notre liberté, mais purement par rapport à la chose produite ou à l'oeuvre prise en soi.

Cette action est ce qu'elle doit être, elle est bonne dans son ordre, si elle est conforme aux règles et à la fin propre de l'oeuvre à produire ; et l'effet auquel elle va si elle est bonne, c'est que cette oeuvre soit bonne en elle-même. Ainsi le Faire est ordonné à telle ou telle fin particulière prise à part et se suffisant, non à la fin commune de la vie humaine, et il a rapport au bien ou à la perfection propre, non de l'homme opérant, mais de l'oeuvre produite. Le domaine du Faire est le domaine de l'Art, au sens le plus universel de ce mot." (116)

"Après cela, comme l'artiste est homme avant d'être artiste, on voit aisément les conflits qui mettront aux prises, chez lui, l'Art et la Prudence, sa vertu de fabricant et sa vertu d'Homme.

... Il reste néanmoins que le pur artiste abstraitement pris comme tel, reduplicative ut sic, est quelque chose d'entièrement amoral." (117)

Il y a déjà là un cadre qui sera accueillant pour la liberté de Jean Cocteau. Et Maritain lui-même saura voir la qualité de cet Art entièrement tourné vers la perfection de l'oeuvre produite dans toutes les formes d'émergence artistique de son temps comme en témoignent ses multiples rencontres avec les artistes, poètes, peintres, musiciens de son temps.

A la suite de Thomas d'Aquin, il définit le beau comme "une vision, c'est-à-dire une connaissance intuitive et une joie. Le beau est ce qui donne la joie, non pas toute joie, mais la joie dans le connaître ; non par la joie propre de l'acte de connaître, mais une joie qui surabonde et déborde de cet acte à cause de l'objet connu. Si une chose exalte et délecte l'âme par là même qu'elle est donnée à son intuition, elle est bonne à appréhender, elle est belle.

... Ainsi l'homme peut sans doute jouir de la beauté purement intelligible, mais le beau connaturel à l'homme c'est celui qui vient délecter l'intelligence par les sens et par leur intuition. Tel est aussi le beau propre de notre art, qui travaille une matière sensible pour faire la joie de l'esprit. Il voudrait croire ainsi que le paradis n'est pas perdu. Il a le goût du paradis terrestre, parce qu'il restitue, pour un instant la paix et la délectation simultanée de l'intelligence et des sens",

- On trouve là des thèmes de l'affrontement de Jacques et Jean, qui semblent plutôt donner raison à Jean.

"L'intelligence jouit du beau parce qu'en lui elle se retrouve et se reconnaît et prend contact avec sa propre lumière. Cela est si vrai que ceux-là - tel un François d'Assise -

⁽¹¹⁶⁾ Art et Scolastique - Rouart 3^e édition 1935

⁽¹¹⁷⁾ Ibid. p. 22-23

perçoivent et savourent davantage la beauté des choses, qui savent qu'elles sortent d'une intelligence, et qui les rapportent à leur auteur.

Sans doute toute beauté sensible suppose une certaine délectation de l'oeil lui-même ou de l'oreille ou de l'imagination ; mais il n'y a beauté que si l'intelligence jouit aussi de quelque manière. Une belle couleur "rince l'oeil" comme un parfum puissant dilate la narine, mais de ces deux "formes" ou qualités la couleur seule est dite belle, parce qu'étant reçue, au contraire du parfum, dans un sens capable de connaissance désintéressée, elle peut être, même par son éclat purement sensible, un objet de joie pour l'intelligence. Au reste plus l'homme élève sa culture, plus se spiritualise l'éclat de la forme qui le ravit.

Il importe toutefois de remarquer que dans le beau que nous avons appelé connaturel à l'homme, et qui est propre à l'art humain, cet éclat de la forme, si purement intelligible qu'il puisse être en lui-même, est saisi dans le sensible et par le sensible, et non pas séparément de lui. L'intuition du beau artistique se tient ainsi à l'extrême opposé de l'abstraction du vrai scientifique. Car c'est par l'appréhension même du sens que la lumière de l'être vient ici pénétrer l'intelligence.

L'intelligence alors, détournée de tout effort d'abstraction, jouit sans travail et sans discours. Elle est dispensée de son labeur ordinaire, elle n'a pas à dégager un intelligible de la matière où il est enfoui, pour en parcourir pas à pas les divers attributs ; comme le cerf à la source d'eau vive, elle n'a rien à faire qu'à boire, elle boit la clarté de l'être. Fixée dans l'intuition du sens, elle est irradiée par une lumière intelligible qui lui est donnée d'un coup, dans le sensible même où elle resplendit".⁽¹¹⁹⁾

Dès ce premier livre Maritain s'interroge sur l'art dit chrétien en disant d'emblée qu'il ne veut pas parler d'art d'église. "Si vous voulez faire une oeuvre chrétienne, soyez chrétien, et cherchez à faire oeuvre belle, où passera votre coeur ; ne cherchez pas à "faire chrétien".

Ne tentez pas cette entreprise absurde de dissocier en vous l'artiste et le chrétien. Ils sont un, si vous êtes vraiment chrétien, et si votre art n'est pas isolé de votre âme par quelque système esthétique. Mais appliquez seul l'artiste à l'ouvrage ; précisément parce qu'ils sont un, l'ouvrage sera tout entier de l'un comme de l'autre.

Ne séparez pas votre art de votre foi. Mais laissez distinct ce qui est distinct. N'essayez pas de confondre de force ce que la vie unit si bien. Si vous faisiez de votre esthétique un article de foi, vous gêneriez votre foi. Si vous faisiez de votre dévotion une règle d'opération artistique ou si vous tourniez le souci d'édifier en un procédé de votre art, vous gêneriez votre art.

... L'art ne souffre pas de partage. Il n'admet pas qu'aucun élément étranger vienne, se juxtaposant à lui, mêler dans la production de l'oeuvre sa régulation à la sienne. Apprivoisez-le, il fera tout ce que vous voudrez, usez de violence, il ne fera rien de bon. L'oeuvre chrétienne veut l'artiste libre, en tant qu'artiste.

Elle ne sera chrétienne cependant, elle ne portera dans sa beauté le reflet intérieur de la clarté de la grâce que si elle déborde d'un coeur possédé par la grâce...

⁽¹¹⁹⁾ Ibid. p. 39-41

Il suit de là que l'oeuvre sera chrétienne dans l'exacte mesure où l'amour sera vivant. Ne nous y trompons pas, c'est l'actualité même de l'amour, c'est la contemplation en charité qui est ici requise. L'oeuvre chrétienne veut l'artiste saint, en tant qu'homme.

Elle le veut possédé par l'amour. Qu'il fasse alors ce qu'il voudra. Là où l'oeuvre rend un son moins chrétien c'est que quelque chose a manqué à la pureté de l'amour". (120)

Et là, -nous sommes en 1918-19 - Jacques cite Jean Cocteau dans son "Rappel à l'ordre"
"que la forme doit être la forme de l'esprit. Non pas la manière de dire les choses, mais de les penser" ; et que "seule la réalité, même bien recouverte, possède la vertu d'émouvoir".
(121)

On comprend mieux ici que l'opposition entre les deux amis ne sera pas simplement celle de la morale, mais de l'exigence de l'art elle-même, et que cette exigence révèle une difficile entreprise :

"Ne dites pas qu'un art chrétien est impossible. Dites qu'il est difficile, doublement difficile, ou plutôt difficile au carré, parce qu'il est difficile d'être un artiste et très difficile d'être un chrétien, et parce que la difficulté totale n'est pas simplement la somme mais le produit de ces deux difficultés multipliées l'une par l'autre : car il s'agit de mettre en paix deux absolus." (122)

Et Jacques ajoute en note :

"S'il est vrai que le démon est toujours prêt à offrir ses services à l'artiste, et que la connivence avec le mal facilite bien des choses à celui-ci, il reste que prétendre avec André Gide que le démon collabore à toute oeuvre d'art, changer une fréquence de fait en une nécessité de droit, est une sorte de blasphème manichéen". (123)

Ces réflexions reflètent si bien le combat des deux amis qu'elles pourraient avoir été écrites après leur affrontement. Elles expliquent à la fois la dureté de l'esprit et la douceur du coeur dans l'opposition à venir.

Jacques précise encore :

"L'artiste est soumis, dans la ligne de son art, à une sorte d'ascétisme, qui peut exiger des sacrifices héroïques. Il le faut foncièrement rectifié quant à la fin de l'art, perpétuellement en garde non seulement contre l'attrait banal de la facilité et du succès, mais contre une multitude de tentations plus subtiles, et contre le moindre relâchement de son effort intérieur, car les habitus diminuent par la seule cessation de l'acte... Il faut qu'il traverse des nuits, qu'il se purifie sans cesse, qu'il quitte volontairement des régions fertiles pour des régions arides et pleines d'insécurité. Dans un certain ordre et à un point de vue particulier, dans l'ordre du faire et au point de vue du bien de l'oeuvre, il le faut humble et magnanime, prudent, probe, fort, tempérant, simple, pur, ingénu. Toutes ces vertus que les saints ont simplifier, purement et simplement, et dans la ligne du souverain Dieu, l'artiste doit les avoir secundum quid, sous un certain rapport, dans une ligne à part, extra-humaine sinon inhumaine. Aussi bien prend-il volontiers un ton de moraliste

(120) Ibid. p. 115-7

(121) Ibid. p. 287

(122) Ibid. p. 113-4

(123) Ibid. p. 280

*lorsqu'il parle ou écrit sur l'art, et sait-il clairement qu'il a une vertu à garder." (124) et de citer Cocteau dans le "Coq et l'Arlequin", d'abord dans le texte et puis en note :
"Nous abritons un ange que nous choquons sans cesse. Nous devons être gardien de cet ange. Abrite bien ta vertu ..." "car s'ils savaient que tu es missionnaire, ils t'arracheraient la langue et les ongles."*

Ce langage de type moral qu'utilise l'artiste pour parler de sa vertu d'art, nous livre la clef de certaines controverses entre Jacques et Jean où la pureté par exemple et d'autres qualifications n'avaient pas le même sens, tout au plus un rapport d'analogie.

Dans la "[réponse à Jean Cocteau](#)"

Jacques poursuit l'analogie entre l'art et la sainteté.

"Comme le saint achève en soi l'oeuvre de la passion, le poète, lui, achève l'oeuvre de la Création, collabore à des équilibres divins, déplace du mystère, il est connaturalisé aux puissances secrètes qui se jouent dans l'univers.

La poésie, dans sa pure essence spirituelle, transcende ainsi toute technique, transcende l'art lui-même, on peut être poète et ne produire encore aucune oeuvre, comme un enfant baptisé à la grâce sanctifiante sans agir encore moralement. Proportion métaphysique : la poésie est à l'art comme la grâce à la vie morale". (127)

"Plus clairement que moi vous savez ces secrets. Qui a compris mieux que vous tout ce qui se reflète de sagesse évangélique dans l'âme infatuée de la poésie ? Elle impose, elle aussi, la voie étroite, elle suppose une certaine faiblesse sacrée, - la beauté boîte, dites-vous, et Jacob boitait après sa lutte avec l'ange, et le contemplatif boîte d'un pied, dit St Thomas, car ayant connu la suavité de Dieu il reste faible du côté qui s'appuie sur le monde ; en un sens la poésie n'est pas du monde, elle est à sa manière un signe de contradiction ; son royaume aussi est au milieu de nous, au dedans de nous ; elle est, elle aussi, un rien, une toute petite chose, une lumière du matin qui grandira jusqu'à la plénitude du jour ; elle exige dans sa propre ligne un véritable esprit de pauvreté. Elle laisse tout pour son absolu. Elle gagne la liberté par la contrainte. Elle entend que le poète se laisse faire, qu'il soit héroïquement docile, mais que son abandon s'accompagne d'intelligence et de volonté comparable par là non à l'automatisme des fous, ou à la fureur des possédés, mais à la passivité vigilante et libre des âmes agies par l'Esprit de Dieu". (128)

"Même à l'égard du péché l'art imite encore la grâce. Qui ne connaît pas les régions du mal ne comprend pas grand chose à cet univers. Si le stoïcien les ignore (il ne croit pas au diable), le saint les connaît bien. La tentation l'instruit., avec son maître il descend aux enfers, familiarité des vieux ennemis, étranger au mal il en sait cependant toute la nature et les replis ... Eh bien, l'artiste aussi connaît les replis du coeur, il en visite les lieux bas. Je ne prétends pas comme André Gide qu'ils sont les plus fertiles, dans les choses de l'esprit c'est la virginité qui est féconde ; ils ont cependant leur basse fertilité.

(124) Ibid. p. 136-7

(127) Réponse à J. Cocteau - Oeuvres complètes - tome III p. 708

(128) Ibid. p. 709

*Comme il fait partie de l'univers du christianisme, où il constitue l'occasion propre d'un sacrement, le péché fait partie de l'univers de l'art. Mais c'est pour une fausse rédemption. Avec lui, l'art fait une oeuvre, il en tire de la beauté : mais beauté d'une matière morte. Illusionniste, il transfigure le mal, il ne le guérit pas. La prodigieuse sensualité de votre ennemi Wagner est tellement sublimée par l'opération de sa musique que Tristan n'évoque plus qu'une image de la pure essence de l'amour. Il reste que si Wagner et Mathilde Wesendonck n'avaient pas péché ensemble, nous n'aurions pas eu Tristan. Le monde ne s'en porterait sans doute pas plus mal, Bayreuth n'est pas la Jérusalem du ciel. C'est ainsi cependant que l'art parodie le *felix culpa*. Il se comporte en dieu, il ne pense qu'à sa gloire. Que le peintre se damne, la peinture s'en moque, si le feu où il brûle cuit un beau vitrail".*

(129)

"En définitive l'art est in-humain, comme la sainteté est sur-humaine. De là toutes les analogies que j'ai dites, et cette exigence d'héroïsme ; mais aussi cette voracité d'idole, et ce mensonge, et la tentation, qui paraît le suivre au cour des temps, de demandes à la perversité un impossible équivalent du surnaturel.

... L'artiste a beaucoup de mal à user sans se meurtrir d'une vertu trop dure pour son humanité. Mais l'art lui-même va spontanément à Dieu. A Dieu non comme fin de l'homme, non dans la ligne morale. A Dieu comme principe universel de toute forme et de toute clarté. Dès qu'il atteint dans sa ligne propre un certain niveau de grandeur et de pureté, il annonce sans les comprendre l'ordre et la gloire invisibles dont toute beauté n'est qu'un signe ; chinois ou égyptien il est déjà chrétien, en espérance et en figure. (l'art, non l'artiste) ...

L'art d'église, qui fait des objets devant lesquels on prie, se doit d'être religieux, théologal. Hors ce cas particulier (et éminent), il est bien vrai que Dieu ne demande pas d'"art religieux" ou d'"art catholique". L'art qu'il veut pour lui, c'est l'art. Avec toutes ses dents."

(130)

"L'art reflète les moeurs et leur renvoie centuplé ce qu'il a reçu d'elles. Il exalte la corruption des âges corrompus. Mais un moment arrive où à force de s'isoler de ce qui fait la plus haute vie de l'homme, lui-même il périt d'inanition. Alors il cherche à tâtons le ciel. Il peut se tromper de voie, s'égarer dans une fausse nuit qui n'est qu'une contrefaçon de la nuit divine, nous reconnaissons la faim qui est en lui...

Tendre à la perfection de la charité, opérer selon la beauté, ce sont deux "formalités", comme nous disons, qui de soi s'accordent sans peine. En l'homme toutefois rien n'est aisé. Il n'est pas facile d'être poète, il n'est pas facile d'être chrétien, il est doublement difficile d'être l'un et l'autre. Car la poésie n'excuse rien. Elle crée seulement de plus grands devoirs. Et la difficulté est devenue énorme à une époque où la plus subtile pointe de l'art tourmente la sensibilité la plus affolée". (131)

Ainsi le débat entre art et religion se fait dans l'intensité des spécificités du beau et du bien et se poursuit à travers l'histoire de l'art et de l'homme, mais c'est toujours pour affirmer la superbe liberté de l'art.

"Aussi bien la sagesse et l'art sont-ils deux absolus indépendants. Toutes les sciences sont subordonnées à la sagesse en raison même de leurs objets. Il n'en est pas ainsi pour l'art, il arrive au milieu de nos hiérarchies comme un prince de lune que l'étiquette n'a pas

(129) Ibid. p. 711-712

(130) Ibid. p. 712-714

(131) Ibid. p. 717-718

prévu, et qui met dans l'embarras tous les maîtres de cérémonie. Pris en lui-même et dans sa pure ligne formelle il n'a avec les valeurs humaines et divines ni subordination ni coordination, il ne fait pas dépendre son objet ni de la sagesse ni de la prudence." (132)

Frontières de la poésie, publié en 1935, est un livre écrit après la rencontre et aussi après le débat dramatique entre Jacques et Jean.

Jacques essaie d'approcher l'idée créatrice, par opposition aux idées conceptuelles habituelles, et par analogie avec les idées de Dieu, qui, disons-le tout de suite, ne sont pas des idées platoniciennes.

"Les idées de Dieu ne sont pas comme nos concepts, des signes représentatifs tirés des choses, faits pour introduire dans un esprit l'immensité de ce qui est, et rendre cet esprit conforme à des existants indépendants de lui. Elles précèdent les choses, elles les créent. C'est pourquoi, pour en trouver ici bas quelque analogie, les théologiens les comparent aux idées de l'artiste.

Là-dessus la théologie thomiste considère l'idée de l'artiste dans sa nature propre et en approfondit la notion. Idée factive ou opérative, objet spirituel et immanent né dans l'esprit, et nourri de lui, vivant de sa vie, et qui est la matrice immatérielle selon laquelle l'oeuvre est produite dans l'être. Cette idée est formatrice des choses et non formée par elles. Loin d'être mesurée par elles comme le concept spéculatif, elle est d'autant plus indépendante des choses qu'elle réalise mieux sa propre essence ; les assujettissant à son imprégnation créatrice, elle les tient tellement sous sa dépendance qu'à donner, avec un Jean de St Thomas, au mot idée toute sa force, il faut dire que l'on a vraiment idée d'une chose que lorsqu'on est capable de la faire. Elle ne rend pas l'esprit conforme au réel, elle rend le réel conforme à l'esprit ; car il y a toujours ressemblance, mais cette fois d'un peu de matière à l'abîme de l'invisible engendrant." (133)

Mais l'artiste n'est pas Dieu, il donne sous une forme à lui ce qu'il est et qu'il a reçu.

"Comme Dieu fait exister hors de lui des participations créées de son essence, ainsi l'artiste se met lui-même -non pas ce qu'il voit, mais ce qu'il est - dans ce qu'il fait. Aussi bien qui considère les milliards de paysages que Dieu signe à chaque tour de roue de la lumière, ou n'importe quel visage de bête ou d'homme, voit bien qu'ils sont proprement inimitables et qu'il y a plus d'humilité à continuer à notre manière l'impulsion créatrice qu'à vouloir en égaler l'effet dans une image.

Il est vrai, et c'est là que se noue le mystère, que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu." (134)

"C'est par la façon dont il métamorphose l'univers passant dans son esprit, pour faire resplendir sur une matière une forme devinée dans les choses, que l'artiste imprime sa marque sur son oeuvre. Pour chacune il recompose tel qu'en lui-même enfin la poésie le change, un monde plus réel que le réel offert au sens." (135)

L'art "doit mettre autant de fidélité et d'exactitude à transformer le réel selon les lois de l'oeuvre à faire, que la science à s'y conformer. Ce qu'il fait doit ressembler, non aux apparences matérielles des choses, mais à quelqu'un des sens cachés dont Dieu seul voit

(132) Ibid. p. 725-726

(133) Frontières de la poésie - Rouart 1935 p. 6 à 8

(134) Ibid. p. 19

(135) Ibid. p. 21

briller l'iris sur le cou de ses créatures - et par là-même ressemblera aussi à l'esprit créé qui a discerné à sa façon cette couleur invisible". ⁽¹³⁶⁾

"Cette divination du spirituel dans le sensible, et qui s'exprimera elle-même dans le sensible, c'est bien là ce que nous appelons POESIE. La métaphysique aussi poursuit le spirituel ; mais d'une toute autre manière, et avec un tout autre objet formel. Tandis qu'elle se tient dans la ligne du savoir, et de la contemplation de la vérité, la poésie se tient dans la ligne du faire, et de la délectation de la beauté : différence capitale qu'on ne méconnaît pas sans dommage. L'une capte le spirituel dans une idée et par l'intellection la plus abstraite, l'autre l'entrevoit dans la chair et par la pointe même du sens que l'intelligence aiguise ; l'une ne jouit de son bien que retirée dans les régions éternelles, l'autre le trouve à tous les carrefours du singulier et du contingent." ⁽¹³⁷⁾

"Ainsi entendue la poésie n'est pas non plus, cela est clair, le privilège des poètes. Elle force toutes les serrures, vous attend où vous ne la cherchiez pas. Le petit choc par lequel elle révèle sa présence, qui fait soudain reculer les plans, déploie l'horizon du cœur, vous pouvez le recevoir en regardant un objet usuel ou un découpage de carton, "peintures idiotes, dessus de porte, décors, toiles de saltimbanques, enseignes" (Rimbaud, Une saison en enfer), comme en contemplant un chef d'oeuvre." ⁽¹³⁸⁾

"Par nature cependant, il reste qu'ordonnés à un monde transcendantal les beaux-arts et l'art du poète lui-même sont spécialement destinés à nous la rendre présente. Ils aspirent à la capter." ⁽¹³⁹⁾

Et là, Maritain cite Cocteau "Nommons donc, pour simplifier les choses, ce fluide : poésie, et : art, l'exercice plus ou moins heureux par quoi on le domestique." ⁽¹⁴⁰⁾

Il s'appuie aussi sur Cocteau quand il dit que Picasso en restant purement peintre a rencontré la poésie. ⁽¹⁴¹⁾

Maritain osera écrire :

"On est toujours châtié d'oublier la transcendance métaphysique de la poésie, et que si dans l'oeuvre de la création le verbe a été l'art, l'Esprit a été la poésie" ⁽¹⁴²⁾

et il ajoute pour preuve cette expression de Cocteau

"Parce que la poésie, mon Dieu, c'est vous." ⁽¹⁴³⁾

Dans le petit opuscule publié en 1938 intitulé Situation de la poésie, et comprenant deux essais de Raïssa : "Sens et non-sens en poésie", et "magie, poésie et mystique" et deux essais de Jacques "De la connaissance poétique" et "l'expérience du poète", Jacques réfléchit sur la connaissance réflexive que la poésie a d'elle-même, dans son acte de connaître. Sa précision philosophique est ici d'une pertinence telle qu'on pourra penser au tranchant de la parole de Dieu qui intervient dans l'intimité de la personne.

"La connaissance poétique est une connaissance par connaturalité affective de type opératif ou tendant à s'exprimer dans une oeuvre. Ce n'est pas une connaissance "par

⁽¹³⁶⁾ Ibid. p. 21-22

⁽¹³⁷⁾ Ibid. p. 22-23

⁽¹³⁸⁾ Ibid. p. 25

⁽¹³⁹⁾ Ibid. p. 26

⁽¹⁴⁰⁾ J. Cocteau - Le rappel à l'Ordre (Le secret professionnel)

⁽¹⁴¹⁾ Frontières de la poésie p. 29

⁽¹⁴²⁾ Frontières de la poésie p. 36

⁽¹⁴³⁾ J. Cocteau - Orphée

mode de connaissance", c'est une connaissance par mode d'instinct ou d'inclination, par mode de résonance dans le sujet, et qui va à créer une oeuvre.

Dans une telle connaissance, c'est l'objet créé, l'oeuvre faite, le poème, le tableau, la symphonie, qui joue le rôle du verbe mental et du jugement dans la connaissance spéculative.

D'où il suit que la connaissance poétique n'est pleinement consciente que dans l'oeuvre faite, elle n'atteint tout à fait la conscience que dans l'oeuvre, - dans l'oeuvre qui par ailleurs la matérialise et la disperse en quelque façon pour la ramener à une nouvelle unité, celle de la chose posée dans l'être.

Et tant même que connaissance ou expérience (et plus expérience que connaissance), et prise séparément de l'effectuation de l'oeuvre, elle est pour l'essentiel inconsciente, - à peine désignée à la conscience par un choc émotionnel et intellectuel à la fois, ou par une amorce de chant, qui avertit de sa présence mais qui ne l'exprime point." ⁽¹⁴⁴⁾

Maritain situe ensuite cette connaissance poétique par rapport aux autres sortes de connaissance par connaturalité :

"1° - Une connaissance par connaturalité intellectuelle à la réalité comme conceptualisable et rendue proportionnée en acte à l'intellect humain. Elle va de pair avec le développement des habitus de l'intelligence ; et c'est à elle que ressortit l'intuition intellectuelle, et exprimable en un verbe mental, du philosophe, du savant, de celui qui sait par mode de connaissance.

2° - Une connaissance par connaturalité soit intellectuelle, soit affective, à la réalité comme non conceptualisable et en même temps contemplée, autrement dit comme non objectivable en notions et cependant comme terme d'union objective. C'est la connaissance de contemplation...

3° - Une connaissance par connaturalité affective à la réalité comme non conceptualisable parce qu'éveillant à elles-mêmes les profondeurs créatrices du sujet, je veux dire par connaturalité à la réalité selon qu'elle est inviscérée à la subjectivité même en tant qu'existence intellectuellement productive, et selon qu'elle est atteinte dans sa consonance concrète et existentielle avec le sujet comme sujet. C'est la connaissance poétique : radicalement factive ou opérative, puisque, inséparable de la productivité de l'esprit... et ne pouvant pas cependant déboucher dans un concept ad intra, elle ne peut déboucher que dans une oeuvre ad extra." ⁽¹⁴⁵⁾

Et Maritain montre quel est le destin de cette connaissance poétique lorsqu'elle veut forcer la prise de conscience d'elle-même et l'exprimer :

"Etant de soi radicalement opérative, orientée vers la création d'une oeuvre la connaissance poétique ne se libère par mode de connaissance qu'en se repliant sur soi dans une prise de conscience réflexive où elle se détache en quelque façon de ses finalités naturelles. Elle ne se révèle ainsi à elle-même comme connaissance et comme appétit de connaître, qu'en courant en quelque mesure le risque de "perversion"... !

⁽¹⁴⁴⁾ J. et R. Maritain - Oeuvres complètes T. VI p. 869

⁽¹⁴⁵⁾ Ibid. p. 870-1

Si ce déliement d'avec les fins naturelles a lieu réellement et effectivement la connaissance poétique engendre une voracité sans fin de connaître, - sans fin puisque résultant d'un écartement des finalités naturelles.

Et ne pouvant aboutir ni dans une oeuvre à laquelle elle renonce et dont elle se détourne, - ni dans une conception spéculative - à laquelle elle répugne et dont elle n'a pas les moyens - elle enferme l'esprit dans une tragédie, étrangement instructive et féconde en découvertes, mais, de soi, monstrueuse. "⁽¹⁴⁶⁾

Après cette oeuvre, il y aura une période assez longue de non-publication sur le sujet de l'art. Cependant Maritain au printemps 1952 donne six leçons à la National Gallery of Art de Washington qui seront publiées en anglais, et ne seront traduites et publiées, grâce à l'aide de Henry Bars, de Georges et Christiane Brazzola en 1966 en France sous le titre "L'intuition créatrice dans l'Art et la Poésie".

Dans cet important ouvrage de 500 pages, Maritain donne une synthèse complète de sa pensée, et je ne voudrais retenir ici que quelques aspects, montrant les relations entre Art, Poésie et Beauté.

"L'art et la poésie ne vont pas l'un sans l'autre. Les deux mots pourtant sont loin, d'être synonymes. Par le mot art, j'entends l'activité créatrice, productrice ou fabricatrice, de l'esprit humain. J'entends par poésie, non l'art particulier qui consiste à écrire des vers, mais quelque chose d'à la fois plus général et plus primordial : cette intercommunication entre l'être intérieur des choses et l'être intérieur du soi humain qui est une sorte de divination (comme l'Antiquité le savait bien ; le vates latin était à la fois un poète et un devin). La poésie en ce sens est la vie secrète de chacun des arts et de tous les arts. "⁽¹⁴⁷⁾

"Dès qu'il s'agit de beauté, le premier fait à observer est une sorte d'interpénétration de la nature et de l'homme... Chacune des deux parties en cause reste ce qu'elle est, garde son identité essentielle et l'affirme même plus fortement au moment où elle subit la contagion ou l'imprégnation de l'autre. Mais aucune n'est plus seule ; elles sont mystérieusement emmêlées.

Quand l'homme éprouve la joie de la beauté, il n'entre pas seulement avec les choses de la nature dans ce rapport d'identification intentionnelle ou spirituelle qui constitue la connaissance - "connaître, c'est devenir l'autre en tant qu'autre". L'homme est séduit par la nature. Elle pénètre en quelque sorte dans son sang et respire avec lui son propre désir". ⁽¹⁴⁸⁾

Cette émotion poétique qui peut exister en chacun de nous a comme un cheminement intérieur.

"Dès l'origine, l'intuition poétique est tournée vers l'opération. Aussitôt qu'elle existe, dès l'instant où elle éveille la substance du poète à elle-même et à un secret qui lui fait écho dans la réalité, elle est, dans la profondeur de la vie non conceptuelle de l'intelligence, une incitation à créer, celle-ci peut demeurer virtuelle. Parce que l'intuition poétique constitue le climat ordinaire de son esprit, le poète est sans cesse ouvert à de telles incitations cachées et toutes ne peuvent pas passer à l'acte. Bien plus, une intuition poétique peut demeurer longtemps dans l'âme à l'état latent, sans être pourtant jamais oubliée, jusqu'au jour où elle sortira du sommeil, et contraindra à la création. Mais à ce moment-là, il n'est besoin d'aucun élément additionnel, il s'agit seulement de passer à l'exercice actuel. Tout était déjà là, contenu dans l'intuition poétique, tout était donné, toute la vitalité, toute la pénétration, toute la force de la créativité qui est maintenant en acte, comme un dard

⁽¹⁴⁶⁾ Ibid. p. 873

⁽¹⁴⁷⁾ Ibid. tome X p. 107

⁽¹⁴⁸⁾ Ibid. p. 109-110

possédé d'un pouvoir de direction intellectuelle ; et en un certain sens, la totalité de l'oeuvre à engendrer était déjà présente à l'avance, que cette totalité soit maintenant virtuellement donnée dans le premier vers d'un poème, comme un don venant de la vie préconsciente de l'âme, ou qu'elle soit virtuellement concentrée dans le germe spirituel d'un roman ou d'une pièce de théâtre." (149)

Quelle est cette beauté qui est à l'origine de cette émotion ?

"La beauté nous apporte de la joie dans l'acte même de connaître - une joie qui déborde de la chose qu'atteint cet acte... Si la beauté fait la joie de l'intellect, c'est qu'elle est essentiellement une certaine excellence dans la proportion des choses à l'intellect." (150)

Mais "la beauté d'un bouquet de fleurs ou d'un paysage n'est pas la même que la beauté d'une démonstration mathématique, ou la beauté d'un acte de générosité, ou la beauté d'un être humain. Toutes sont beauté, mais des sortes de beauté typiquement ou foncièrement différentes les unes des autres, qui n'impliquent aucune communauté univoque..." (151)

"La raison de ce caractère analogique de la beauté tient au fait que la beauté appartient au domaine des transcendants, de ces "passions ou propriétés de l'être" (unité, vérité, bonté) qui ne sont que des aspects variés de l'être ... et qui sont, en réalité, un avec l'être, aussi infinis que l'être lui-même... On peut dire que la Beauté est la splendeur de tous les transcendants réunis." (152)

Pour cette raison, la Beauté est l'un des Noms de Dieu. Il est évident pour Thomas d'Aquin dans son traité de la Trinité, comme pour Dante d'ailleurs, que la "beauté de toute chose créée n'est rien d'autre que la similitude de la beauté divine participée dans les choses " (153) en sorte qu'en dernière analyse "l'existence de toutes choses dérive de la divine beauté." (154)

" On peut ajouter qu'au regard de Dieu tout ce qui existe est beau, dans la mesure où ce qui existe participe à l'être. Car la beauté que Dieu contemple est la beauté transcendantale, qui imprègne tout existant, à un degré ou à un autre." (155)

Mais, "ce n'est pas la beauté que nos sens perçoivent et ici nous sommes obligés d'introduire une nouvelle idée, l'idée de beauté esthétique, comme contre-distinguée à la beauté transcendantale. Lorsqu'on en vient à la beauté esthétique en effet, on a affaire à une province de la beauté où les sens et la perception sensible jouent un rôle essentiel, et dans laquelle, par suite, toutes choses ne sont pas belles. La présence des sens, qui dépend de notre constitution charnelle est nécessairement impliquée dans la notion de beauté esthétique. Je dirai que la beauté esthétique, qui n'est pas pour l'homme toute la beauté, mais qui est la beauté la plus naturellement proportionnée à l'esprit humain, est une détermination particulière de la beauté transcendantale : c'est la beauté transcendantale comme faisant face non pas au seul intellect, mais à l'intellect et au sens agissant ensemble dans un acte unique mieux, c'est la beauté transcendantale faisant face au sens imbibé d'intelligence ou à l'intellection comme engagée dans la perception sensible. En conséquence dans le domaine de la beauté esthétique, c'est-à-dire eu égard aux exigences du sens intelligencié, en égard à ce qui convient ou ne convient pas aux

(149) Ibid. p. 269

(150) Ibid. p. 298

(151) Ibid. p. 299-300

(152) Ibid. p. 300

(153) St. Thomas d'Aquin - volume théologique la q. 38 à 8

(154) St Thomas d'Aquin commentaire du pseudo-Denys, in Divin Nomin. c4 lect. 5

(155) J. et R. Maritain - Oeuvres complètes t X p. 301

sens humains, les choses se divisent en belles et laides. C'est par rapport à l'homme, ou au sens intelligencié, que les choses se divisent en ces deux catégories". ⁽¹⁵⁶⁾

Et c'est depuis cette hauteur que le philosophe peut aborder les beaux-arts.

"Au vrai, dans la mesure même où les beaux-arts font de la beauté un objet, leur objet, et où en tendant vers la beauté ils oublient que la beauté est plus que leur fin opérationnelle - puisqu'elle est la fin au-delà de la fin - ils s'éloignent de la beauté et dévient vers l'académisme ; c'est-à-dire qu'ils tendent à "produire la beauté", qui est un transcendantal, à la manière dont un artisan produit une bicyclette ou une montre, qui est une oeuvre enfermée dans un genre. L'académisme est ainsi la perversion propre des beaux-arts. L'art engendre dans la beauté, il ne produit pas la beauté comme un objet à faire ou une chose contenue dans un genre. Un forgeron de village, s'il a de la sensibilité dans son âme et dans ses mains, crée, parce qu'il obéit à un instinct de poésie, quelque chose de plus beau que la plupart des produits dont sont généralement capables les studieux étudiants de nos écoles des beaux-arts." ⁽¹⁵⁷⁾

Et Maritain nous donne ici cette leçon d'humilité dans l'art, en tirant la leçon des quêtes de l'art contemporain :

"La vérité c'est que l'intuition créatrice est aujourd'hui, a toujours été et sera toujours le facteur principal d'un authentique renouveau. Le salut en art ne vient que de l'intuition créatrice.

La grande erreur a été de mettre l'instrumental et le secondaire avant ce qui est principal et primordial... La méprise a été de viser à se libérer de quelque chose -d'abord d'une erreur : l'imitation servile ou la copie des apparences naturelles, mais ensuite du monde existentiel de la Nature lui-même, et de toute sorte de représentation quelle qu'elle soit des apparences naturelles - au lieu de viser à se libérer pour révéler de plus en plus authentiquement dans l'oeuvre à la fois les Choses et le Soi, et pour obéir aux forces créatrices d'une manière de plus en plus fidèle à une intuition poétique de plus en plus profonde.

Chacun doit, à la fin, consentir à être mené au désert. Mais il ne faut pas confondre le désert de l'émotion et du sentiment coupé de la nature avec le désert de l'esprit de l'homme dans sa lutte avec l'Ange." ⁽¹⁵⁸⁾

Dans le dernier petit ouvrage de Maritain sur l'Art, intitulé "La responsabilité de l'artiste" publié en France en 1961, mais résultant de conférence à l'université de Princeton en 1951, le philosophe réaffirme vigoureusement la liberté de l'artiste et sa responsabilité par rapport à l'oeuvre à réaliser :

L'artiste "ne fait pas usage seulement de ses mains, mais de ce principe intérieur et spécifique d'activité qui se développe dans son esprit. Selon Aristote et Thomas d'Aquin, l'Art est une vertu - autrement dit une force rigoureusement droite développée au-dedans - l'Art est une vertu de l'Intellect Pratique, cette vertu de l'Intellect Pratique qui concerne la création d'objets à faire.

Mais, par opposition à la Prudence, qui est aussi une perfection de l'Intellect Pratique, l'Art regarde le bien de l'oeuvre, non le bien de l'homme.

⁽¹⁵⁶⁾ Ibid. p. 302

⁽¹⁵⁷⁾ Ibid. p. 315-16

⁽¹⁵⁸⁾ Ibid. p. 375

... Dès l'instant que l'artisan façonne un bon morceau d'ébénisterie ou de joaillerie, il importe peu qu'il soit hargneux ou débauché ; comme dès l'instant que les démonstrations du géomètre nous mettent en possession de la vérité géométrique, il importe peu qu'il soit jaloux ou coléreux... Le bien que l'art poursuit n'est pas le bien de la volonté humaine, mais le bien de la chose elle-même produite. Aussi l'art n'exige-t-il pas, comme une précondition nécessaire, la rectitude de la volonté humaine, mais le bien de la chose elle-même produite. Aussi l'art n'exige-t-il pas, comme une précondition nécessaire, la rectitude de la volonté ou de la faculté appétitive eu égard à la nature propre de celle-ci et à son dynamisme et - à ses fins propres - humaines ou morales - bref, dans la ligne de la destinée humaine. Oscar Wilde était un bon thomiste quand il écrivait : "Le fait qu'un homme est un empoisonneur ne prouve rien contre sa prose."...
L'art tend de soi au bien de l'oeuvre, non au bien de l'homme. La première responsabilité de l'artiste est envers son oeuvre." (159)

"Remarquons ici, qu'étant au service de la beauté et au service de la poésie, l'artiste sert un absolu, il aime un absolu, il est captif de l'absolu d'un amour qui exige tout son être, chair et esprit. Il ne peut consentir à aucune division. Un brin de ciel abrité dans l'obscur réduit de son esprit - j'entends l'intuition créatrice ou intuition poétique - est la règle première à laquelle son entière fidélité, obéissance et attention doivent être commises. Ajoutons, par parenthèse, que l'intuition créatrice ne rend pas superflues les règles de la raison ouvrière. Elle demande, au contraire, à en user comme d'un instrument nécessaire. Quand les ressources de la raison discursive et les règles qui dépendent d'elle - les règles secondaires - sont employées comme des instruments de l'intuition créatrice, elles composent l'indispensable arsenal de prudence, d'astuce et de sagacité de la vie de l'art, c'est à ce flair et cette ruse patiente que Degas faisait allusion quand il disait : "-un tableau est une chose qui exige autant de rouerie, de malice et de vice que la perpétration d'un crime." (160)

Après avoir affirmé cette liberté de l'artiste, Maritain se pose une question dans laquelle on ne peut s'empêcher de reconnaître après quelques décades la dialectique de la rencontre avec Jean Cocteau, revenu à la foi.

"Qu'est-ce qui va se passer quand un artiste, éveillé soudain au problème de sa propre destinée, change sa vie morale et la tourne vers le bien moral ? Le fait que l'homme devient meilleur rendra-t-il nécessairement son oeuvre meilleure aussi ? J'ai dit ... que c'est là un problème mélancolique : car de fait, il arrive que l'oeuvre puisse devenir non pas meilleure mais pire. La conversion religieuse n'a pas toujours une répercussion favorable sur l'oeuvre des artistes..."

La raison en est claire. Des années durant, l'expérience intime d'où procédait l'inspiration de tel artiste donné a été une expérience nourrie de quelque ardeur coupable, et qui lui révélait des aspects correspondants dans les choses. Son oeuvre tirait profit de tout cela. Maintenant son coeur est purifié, mais sa nouvelle expérience reste faible et, pour ainsi dire, enfantine. Et en même temps de grandes idées morales, qui viennent de se découvrir à lui, et qui sont elles-mêmes du plus haut prix, occupent son intellect. Ne vont-elles pas parasiter son art comme des substituts d'une expérience et d'une intuition créatrice insuffisamment profondes ? Le risque est sérieux pour l'oeuvre. Certains éléments extérieurs le rendent encore plus grand, car la religion offre à l'artiste une double tentation de facilité. D'un côté, - les sentiments religieux étant des émotions belles et nobles, - il peut être tenté de se satisfaire en exprimant ses émotions à titre de

(159) La responsabilité de l'Artiste - Fayard 1961 p. 15-16

(160) Ibid. p. 16-17

sujet-matière ou de phénomènes psychologiques (ce qui est tout le contraire d'obéir à l'émotion intuitive ou créatrice). D'un autre côté, la communauté de foi le met en communion immédiate avec ses compagnons de croyance, et il peut être tenté de substituer cette communion qui s'offre d'elle-même à lui à la communication, plus chèrement payée, ou même à l'expression solitaire de l'intuition poétique que seul l'art peut procurer.

Soit donc, mais il faut bien comprendre que tout cela est de l'ordre de l'accident. Aucun de ces fâcheux mécomptes ne serait advenu si l'artiste en question avait été en possession d'une vertu d'art plus grande et plus forte, s'il avait compris que sa foi même lui demandait d'être plus exigeant dans son art et un gardien plus attentif de cet Ange au-dedans de lui, et surtout s'il avait été plus patient, et avait demandé au Temps, le rédempteur de l'oeuvre, de rendre sa nouvelle expérience et sa nouvelle inspiration plus profondes et plus mûres, plus compréhensives et mieux intégrées. Ni l'oeuvre de Francis Thompson, de Hopkins, de Chesterton ou de T.S. Eliot, ni celle de Léon Bloy, de Claudel, de Sigrid Undset, de Gertrude von Le Fort, de Bernanos, de Julien Green, de Mauriac ou de Max Jacob n'ont souffert le moindre dommage du fait de leur foi ou de ce qui peut être appelé, en un sens ou un autre, leur conversion à Dieu." (161)

Je crois qu'il convient de ne pas commenter ces paroles et pour conclure ce chemin entre le poète et le philosophe, je terminerai par ces paroles de Jacques vers la fin de sa "Lettre à Jean Cocteau" :

"Dans votre lettre, vous avez beaucoup trop parlé de moi, mon Cher Jean, et vous m'avez forcé à dire je bien souvent dans cette réponse. C'est une chose qui ne me plaît guère, et qui convient beaucoup moins à un philosophe qu'à un poète. Je suis, vous le savez, un disciple, le plus indigne et le plus tard venu, de St Thomas d'Aquin, que dis-je un disciple de ses disciples, - un Jacques de Jean, de Gaëtan, de Dominique, de Réginald, de Saint Thomas, ce qu'il y a de plus byzantin, de plus scolastique, de plus méprisables aux yeux des princes de la Sorbonne. Chacun de nous, comme il a ses cheveux comptés, a pourtant sa pauvre tâche de serviteur inutile bien définie dans le ciel. Je crois avoir quelque idée de la mienne ; j'ai été rivé à la pensée la plus dogmatique et la plus tranchante, la moins capable de conciliation et d'atténuation, à une doctrine absolument dure, pour essayer, en contemplant notre temps au passage, non de disperser, mais d'assumer, de réconcilier...

En aimant la poésie, en soutenant nos jeunes amis de tout mon coeur, je ne me détourne pas de mes devoirs de philosophe, puisque la sagesse a un regard sur tout ...

N'ayant ici bas d'autre emploi que de témoigner de mon mieux pour la sagesse, je me dois à tous quels qu'ils soient, s'ils la cherchent. Je sais quel est mon objet, un plus grand que moi m'y a attaché.

A cette condition, j'ai le coeur assez libre pour souffrir comme il faut". (162)

R. KRIEDEL
15.11.96

(161) Ibid. p. 100-102

(162) J. Cocteau - J. Maritain - Correspondance NRF p. 335-339